

Les relations entre grammaire et cognition

The relation of grammar to cognition

Léonard Talmy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3103>

DOI : [10.4000/praxematique.3103](https://doi.org/10.4000/praxematique.3103)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1992

Pagination : 13-74

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Léonard Talmy, « Les relations entre grammaire et cognition », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 18 | 1992, document 1, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3103> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3103>

Léonard TALMY
Center for Cognitive Sciences
State University of New York at Buffalo
Département de Linguistique

LES RELATIONS ENTRE GRAMMAIRE ET COGNITION* (1)

O. INTRODUCTION

L'un des traits structuraux essentiels du langage est qu'il possède deux sous-systèmes, qu'on peut appeler respectivement grammatical et lexical (sous-systèmes dont la définition sera donnée ci-dessous). Pourquoi cette bifurcation universelle, alors qu'on pourrait, en principe, concevoir un langage reposant sur un système unique, le système lexical ? L'explication proposée dans cet article est que les deux sous-systèmes possèdent des fonctions sémantiques distinctes, indispensables et complémentaires à la fois. Pour pousser plus loin cette réflexion, il faut d'abord remarquer que nous utilisons une phrase (ou tout autre segment de discours) pour évoquer chez l'interlocuteur un certain type de complexe expérientiel, qui sera appelé ici « représentation cognitive », ou « RC » (2). Or, le sous-système grammatical et le sous-système lexical d'une phrase semblent généralement spécifier des parties différentes de la RC. L'ensemble des éléments grammaticaux d'une phrase détermine la majeure partie de la *structure* de la RC, tandis que l'ensemble des éléments lexicaux contribue surtout au *contenu* de celle-ci. Les unités

* Cet article est la traduction française de « The Relation of Grammar to Cognition », *Topics in Cognitive Linguistics* (Brygida Rudzka-Ostyn coord.), 1988, J. Benjamins, Amsterdam — Philadelphie.

lexicales intègrent certes quelques-unes des indications structurelles qu'expriment aussi les unités grammaticales, mais quand les deux types de forme sont en association ou en conflit à l'intérieur d'une phrase, ce sont presque toujours les spécifications structurelles de type grammatical qui prévalent (3). Les spécifications grammaticales fournissent donc à la phrase un cadre conceptuel ou, pour le dire de manière imagée, une ossature, un échafaudage, sur lequel s'appuie le matériau conceptuel spécifié par le lexique.

D'une manière plus générale, les éléments grammaticaux que l'on rencontre, à travers l'ensemble des langues, expriment, en s'associant entre eux, un ensemble de concepts d'importance cruciale. Cet ensemble est extrêmement restreint : seuls certains concepts y figurent, à l'exception d'autres concepts, comme on le verra ci-après. L'objet du présent article est de montrer que cet ensemble de notions spécifiées par les unités grammaticales constitue, dans sa globalité, le système conceptuel fondamental qui structure le langage. Autrement dit, cet ensemble de concepts spécifiés par la grammaire, que l'on retrouve dans l'ensemble des langues, fournit à l'organisation conceptuelle son cadre schématique de base, au sein du domaine cognitif propre au langage.

Ainsi, la grammaire, définie au sens large, est ce qui détermine la structure conceptuelle à l'intérieur d'un domaine cognitif, le langage. C'est à ce titre qu'elle représente l'objet central de cette étude. Mais un tel sujet ouvre directement sur une perspective de recherche plus vaste, en direction d'autres domaines cognitifs, comme la perception visuelle et le raisonnement. Ce point sera abordé à la fin de l'article. Ainsi, le plus grand problème que vise en définitive cette étude est la nature générale de la structure conceptuelle, dans la cognition humaine.

Par ses objectifs, cette investigation à l'intérieur de la sémantique de la grammaire se présente à la fois comme un prolongement et une avancée, par rapport aux études qui l'ont précédée. La plupart d'entre elles proposaient une analyse sémantique approfondie d'un élément (ou d'une catégorie d'éléments grammaticaux) présentant un intérêt particulier dans une langue donnée, comme le suffixe évidentiel *-mis* en Turc (Slobin et Aksu 1982);

ou bien l'exposé du sens et de la fonction de toutes les unités grammaticales d'une langue donnée, comme par exemple avec la grammaire du Dyirbal (Dixon 1972); ou une typologie linguistique comparée des différentes solutions grammaticales utilisées pour exprimer une même fonction sémantique, comme, par exemple, l'interrogation (Ulan 1978). Des études plus anciennes avaient été consacrées au thème plus général du sens en grammaire (Sapir 1921, Boas 1938, Whorf 1956, Jakobson 1971). Mais le présent travail est peut-être le premier à traiter de l'expression grammaticale dans la langue au niveau superordonné, afin de dégager les propriétés et fonctions sémantiques et cognitives de cette composante structurelle du langage, considérée comme un tout (4).

Il est nécessaire d'apporter dès maintenant quelques explications sur la manière dont nous entendons ici les termes « lexical » et « grammatical ». La distinction entre les deux est de type formel — autrement dit, elle ne se réfère pas au sens — et repose sur la distinction traditionnelle de la linguistique entre « classe ouverte » et « classe fermée ». On considère une classe de morphèmes comme ouverte lorsqu'elle est très vaste et qu'elle est susceptible de s'accroître facilement, en comparaison d'autres classes. On considère une classe comme fermée si elle est relativement réduite et que ses éléments demeurent inchangés. Il est possible d'identifier les classes de mots qui appartiennent à l'une ou l'autre de ces catégories. Les classes ouvertes — les classes lexicales — sont les racines des noms, des verbes et des adjectifs (5). Tout le reste constitue les classes fermées — et est considéré ici comme « grammatical » au sens large. Parmi les éléments appartenant clairement à cette catégorie figurent des formes liées comme les désinences et les suffixes, des formes autonomes comme les déterminants, les prépositions, les conjonctions et les particules, et aussi peut-être certaines formes suprasegmentales comme les schémas d'intonation. On inclura parmi les formes de classe fermée de type abstrait, ou implicite, les catégories grammaticales et les relations grammaticales, l'ordre des mots, et peut-être aussi les paradigmes et les formes « zéro ». On trouve en outre dans cette catégorie des combinaisons régulières de formes plus simples de classe fermée, et qui tendent à avoir une fonction sémantique unifiée ou intégrée — combinaisons qui seront nommées plus

loin « complexes grammaticaux », et qui incluent les tournures grammaticales et les structures syntaxiques (6).

Les questions présentées dans cette introduction seront traitées ci-dessous en trois parties. La première partie examine quelles sont les notions exprimées par les unités grammaticales, à travers un échantillon heuristique d'exemples; elle souligne les types de contraintes pesant sur ces notions, dégage une propriété qui leur est commune, et qui en revanche est presque toujours absente des notions exclues de la grammaire; elle oppose ces notions spécifiées grammaticalement à des notions spécifiées lexicalement. La deuxième partie présente un certain nombre de catégories dans lesquelles les notions spécifiées par la grammaire s'associent pour former des schémas, ainsi que des systèmes conceptuels plus vastes auxquels s'intègrent à leur tour ces catégories, et se termine par le dégageant de quatre « systèmes imageants » englobant le tout. On trouvera par ailleurs dans cette partie une étude de l'interaction entre spécifications grammaticales et spécifications lexicales à l'intérieur des catégories ainsi que l'emboîtement de ces interactions à travers les différentes catégories, avec les processus cognitifs accompagnant ces interactions. Enfin, la troisième partie présente une explication de la fonction de spécification grammaticale, ainsi que l'hypothèse d'une relation de ce système avec d'autres systèmes cognitifs.

1. NATURE DES NOTIONS SPECIFIEES PAR LES UNITES GRAMMATICALES

Dans cette première partie, nous passerons en revue un petit échantillon de formes grammaticales en fonction des notions particulières qu'elles spécifient. Cet échantillon donne des indications heuristiques sur les types de notions qui sont spécifiées par la grammaire et sur celles qui ne le sont peut-être jamais. On constatera en revanche que les types de notion exclues peuvent facilement être spécifiées par des éléments lexicaux. Nous

allons voir que la plupart des notions grammaticales possèdent en commun une propriété particulière. Cette propriété, indiquons-le dès l'abord, est que le plus souvent, les spécifications grammaticales de structure sont de nature relative ou de type topologique, et excluent les mesures absolues de l'espace métrique euclidien. En définitive, on découvrira une différence systématique entre les caractéristiques des notions spécifiées par la grammaire et celles des notions spécifiées par le lexique.

Nous démontrerons tout d'abord que les concepts spécifiés par des formes grammaticales subissent deux types de contraintes : en fonction de la catégorie à laquelle ils appartiennent, et en fonction des autres membres de cette catégorie. Dans de nombreuses langues, on fléchit le nom pour spécifier le "nombre" de l'objet auquel il se réfère, par exemple son caractère 'singulier' ou 'pluriel', comme pour l'anglais *-ø* et *-s*. En revanche, on ne trouve semble-t-il aucune langue dans laquelle une flexion spécifie la "couleur" de l'objet référé, par exemple sa 'rougeur' ou sa 'bleuité'. (Les guillemets simples indiquent qu'il s'agit d'une "notion", et les doubles, d'une catégorie de notions). La catégorie "nombre" peut être spécifiée grammaticalement et l'on constate d'emblée le rôle structurant qu'elle joue dans une RC (7). La catégorie "couleur" n'est peut-être jamais spécifiée par des éléments grammaticaux, mais on en trouve toujours des spécifications lexicales, comme *red* et *blue* en anglais. De plus, au sein même d'une catégorie conceptuelle permettant une expression grammaticale, il existe un grand nombre de restrictions sur les notions particulières qu'il est possible de spécifier. Ainsi, les notions de "nombre" exprimées grammaticalement se limitent pratiquement à 'singulier', 'double', 'triple', 'pluriel' et 'rare'. Il semble qu'elles ne donnent jamais la possibilité d'exprimer des notions telles que 'pair', 'impair', 'douzaine' ou 'comptable', notions qui *peuvent*, ici encore, être exprimées par le lexique, comme le montrent les mots que nous venons d'utiliser.

Puisque des contraintes pèsent sur les notions spécifiées par la grammaire, cela nous conduit à rechercher des propriétés qui appartiendraient en commun aux notions incluses dans la grammaire, mais qui ne s'appliqueraient pas forcément aux notions exclues.

Considérons à cet égard un déictique, comme l'anglais *this* ou *that* dans la phrase *This/that chair is broken* (*Cette chaise-ci, cette chaise-là est cassée*). De tels éléments de classe fermée spécifient que l'emplacement de l'objet montré se situe du côté du locuteur ou du côté du non-locuteur, à l'intérieur d'une partition conceptuelle de l'espace (ou du temps, ou d'une autre dimension qualitative). Pour analyser cette spécification dans son intégralité, nous conviendrons qu'elle comprend les notions placées entre guillemets en (1) :

- (1) (a,b) une 'partition' qui divise l'espace en 'régions'/côtés'
- (c-e) la 'localisation' (qui est une relation particulière) d'un 'point' (ou d'un objet idéalisable en tant que point) 'à l'intérieur de' une région.
- (f,g) (un côté qui est le) 'même que' ou 'différent de'
- (h, i) un objet 'indiqué actuellement' et un individu 'qui parle actuellement'

Certaines notions que l'on peut à première vue attribuer à de tels déictiques, comme la distance ou encore la taille, ne sont pas applicables, comme le montrent des paires d'exemples du type de (2) :

- (2) a. This speck is smaller than that speck.
(Cette particule-ci est plus petite que cette particule-là)
- b. This planet is smaller than that planet.
(Cette planète-ci est plus petite que cette planète-là)

Les scènes auxquelles se réfèrent 2a et 2b sont très différentes, puisqu'elles impliquent pour l'une de minuscules objets à quelques millimètres de distance et pour l'autre d'énormes objets dont la distance se mesure en parsecs. Mais les phrases ne diffèrent que lexicalement, et non grammaticalement. Par conséquent, la différence entre les scènes doit

se manifester par des éléments lexicaux et ne peut être déduite des déictiques (ou d'autres éléments grammaticaux) de la phrase. Ainsi, les notions spécifiées par un *this* ou un *that* ne comportent aucune indication de magnitude et sont donc, sur ce point, authentiquement *topologiques*. Elles spécifient de manière constante une partition conceptuelle, mais — la topologie étant à concevoir comme une “géométrie élastique” — la distance entre les éléments ainsi répartis peut “s'étirer” indéfiniment sans se heurter à une contrainte sémantique quelconque du côté des déictiques. Cette observation concernant les déictiques nous incite à chercher s'il peut exister des éléments grammaticaux propres à spécifier la magnitude. Un tour d'horizon dans la langue anglaise et dans d'autres langues permet de penser que, s'il existe des spécifications grammaticales pour la magnitude *relative* (8), il n'en existe probablement jamais pour la magnitude absolue ou quantifiée, qu'il s'agisse de la taille, de la distance ou d'autres paramètres. Nous pouvons donc conclure provisoirement que les référents des éléments grammaticaux ont la propriété topologique d'être “neutres quant à la magnitude”.

Pour passer à un autre cas, observons le type d'adposition spécifiant, pour un objet en mouvement, certaines caractéristiques concernant son trajet et son point de repère ou son cadre de repérage. L'anglais nous fournit un exemple de ce type avec *through*, tel qu'il est utilisé dans la phrase *I walked through the woods* (*Je marchai à travers les bois*). Dans cet emploi, *through* spécifie, au sens large, un 'mouvement le long d'une ligne à l'intérieur d'un milieu donné'. Les notions contenues dans cette phrase comprennent les éléments énumérés en (3):

- (3) (a) le 'mouvement'
 (b-c) qui peut être compris comme 'correspondance biunivoque' entre des points 'adjacents' dans l' 'espace' et des points adjacents dans le 'temps'
 (f) le mouvement qui décrit une 'ligne' (c'est-à-dire une 'extension linéaire')
 (g) la localisation d'une ligne dans un 'milieu'
 (h,i) un milieu, c'est-à-dire une région dans un espace tridimensionnel, individualisée grâce à la localisation en son sein d'un 'matériau' obéissant à un 'schéma de distribution', dont les propriétés et une certaine gamme de variations sont à déterminer.

En premier lieu on observe, à partir d'une paire de phrases telle que (4), que le concept spécifié par *through* ne tient pas compte de données telles que la forme ou le tracé du parcours linéaire décrit par l'objet en mouvement. Cela est évident ci-dessous, car, comme dans l'exemple précédent, les deux phrases ne diffèrent que par le lexique et non par la grammaire; toutes deux utilisent *through* en se référant à des tracés de parcours différents. Un autre sondage dans les classe fermées de différentes langues nous a permis d'observer qu'elles possèdent pour la plupart cette caractéristique topologique complémentaire de "neutralité quant à la forme".

- (4) a. I zig-zagged through the woods
(Je zigzaguai à travers les bois)
- b. I circled through the woods.
(Je tournai en rond à travers les bois)

La paire de phrases (5) apporte une précision de plus, en montrant que la 'vitesse' du mouvement n'est pas spécifiée par *through*, trait qui se dégage de manière quasi constante à travers la classe des éléments grammaticaux. Quant à l'exemple (6), nous y constatons que *through*, se comportant ici encore comme l'ensemble des unités grammaticales, exclut la possibilité de spécifier le 'type de matière' impliqué — c'est-à-dire ici le "milieu" — et les 'caractéristiques sensorimotrices' liées à la réalisation de l'action — dans cet exemple celles qui ont trait à l'action de se déplacer dans l'eau vs l'action de se frayer un chemin parmi des obstacles. On peut donc ajouter que les éléments grammaticaux sont généralement neutres quant à la vitesse, neutres quant à la matière et neutres quant aux données sensorimotrices.

- (5) (a/b) I crept/dashed through the woods.
(Je rampai/ filai à travers les bois)
- (6) (a/b) I walked through the water/woods.
(Je marchai à travers l'eau/à travers les bois)

En vue de vérifier quelles sont les propriétés possédées en commun par des notions spécifiées grammaticalement, les notions dégagées ci-dessus ont été regroupées dans le tableau (7). Dans cette démarche exploratoire, les notions ont été provisoirement réparties en deux groupes, en fonction de leur relation à la topologie. Dans le groupe (a) se trouvent rassemblées les notions qui appartiennent à proprement parler au système de topologie spécifiquement mathématique, ainsi que les notions intuitivement comparables susceptibles d'appartenir à un système de topologie basé sur le langage — système qui pourrait peut-être servir de modèle à la construction d'un nouveau système mathématique quasi-topologique (9). Dans le groupe (b) figurent les notions ne se rattachant à aucune conception usuelle des propriétés topologiques. On trouve quatorze notions dans le premier groupe, le second n'en renfermant que six — ce qui montre que les unités grammaticales tendent, de manière prépondérante, à spécifier des notions quasi-topologiques. Cette proportion devient en fait encore plus élevée si l'on considère que plusieurs notions du groupe (b) — les trois dernières — se rapprochent de notions topologiques au sens où elles impliquent des relations relatives entre quantités plutôt que des quantités fixées dans l'absolu.

(7) *Quelques notions spécifiées par des éléments grammaticaux*

a. *topologiques ou quasi - topologiques*

point	caractère singulier
extension linéaire	caractère pluriel
localisation	semblable
intérieur à	différent
zone	“caractère adjacent” de points
côté	correspondance biunivoque
partition	schéma de répartition

b. *non topologiques*

matière
espace
temps
mouvement
milieu
objet actuellement
indiqué / individu
communicant
actuellement

En vue de vérifier, de manière complémentaire, quelles sont les propriétés exclues de la spécification grammaticale, nous donnons en (8) la liste des catégories de notions déjà examinées ci-dessus qui *ne peuvent* être spécifiées par la grammaire. Ces notions recouvrent, plutôt que des concepts topologiques, quasi-topologiques ou relatifs, des concepts de géométrie euclidienne — par exemple la distance fixe, la taille, le tracé, et l'angle — ainsi que des mesures quantifiées, et diverses particularités propres à une quantité : en somme, des caractéristiques absolues ou fixes.

(8) *Quelques catégories de notions qui semblent n'être spécifiées que rarement ou jamais par des unités grammaticales*

quantité absolue/magnitude quantifiée (distance, taille, etc.)	type de matière caractéristiques sensorimotrices
forme / tracé d'une ligne	couleur
vitesse	

La conclusion provisoire que l'on peut tirer de ces constats est que, s'il est vrai que les spécifications grammaticales correspondent en général à une structuration (linguistico-) cognitive, la nature de cette structure est en grande partie relative ou topologique, plutôt qu'absolue ou euclidienne.

Cette contrainte prépondérante à laquelle sont soumis les éléments de classe fermée — la neutralité à l'égard de certains concepts — forme un contraste frappant avec la liberté de référence des éléments lexicaux, capables d'exprimer non seulement des abstractions structurelles mais encore une large gamme de spécificités. Par exemple, dans le domaine de la magnitude, la spécificité apparaît dans des noms tels qu'*inch* (pouce) et *mile* ; dans celui de la forme, dans des noms tels que *circle* (cercle), des adjectifs comme *square* (carré) et des verbes comme *ricochet* (rebondir); dans le domaine de la vitesse, elle apparaît dans des verbes comme *dawdle* (lambiner) et *hurry* (se dépêcher); dans celui de la matière, on la trouve dans un nom (utilisé également comme verbe) comme *iron* (fer /

repasser au fer) ou *bleed* (saignement / saigner); dans le domaine des caractéristiques sensorimotrices, dans *watch* (observer) et *wade* (traverser à gué); et, naturellement, dans le domaine de la couleur, dans des adjectifs comme *red* et *blue*.

Pour explorer plus à fond le contraste entre la spécification de type grammatical et celle de type lexical, il faut observer dans une seule et même phrase, comme celle donnée en (9), l'ensemble complet des composantes, mettant en jeu les deux types d'éléments :

- (9) A rustler lassoed the steers.
(Un voleur attrapait les bouvillons au lasso)

Nous donnons tout d'abord la liste des unités grammaticales présentes dans la phrase et les notions qu'ils spécifient en (10) :

- (10)
- | | | |
|-----|--|---|
| a. | <i>-ed</i> | 'se produisant à une époque antérieure à celle de la communication actuelle' |
| b. | <i>the</i> | 'facilement identifiable par le destinataire' |
| c. | <i>a</i> | 'dont on n'a pas parlé auparavant ou sinon facilement identifiable par le destinataire' |
| d. | <i>-s</i> | 'instanciation multiple de l'objet' |
| e. | <i>a... ∅</i> | 'instanciation unique de l'objet' |
| f. | catégorie grammaticale de "verbe" pour <i>lasso</i> | 'caractère événementiel' |
| g/h | catégorie grammaticale de "nom" pour <i>rustler/steer</i> | 'caractère d'entité' |
| i/j | relations grammaticales de "sujet" / "objet" pour <i>rustler/steer</i> | 'agent'/'patient' (entre autres possibilités) |
| k. | voix active | 'point de vue centré sur l'agent' |
| l. | intonation, ordre des mots, type d'auxiliaire | 'le locuteur "sait" que la situation est réelle et l'affirme'. |

Les éléments lexicaux de la phrase ont des spécifications qui peuvent être caractérisées comme suit en (11):

- (11) *un ensemble de concepts impliquant :*
- | | | | |
|----|----------------|-------------|--|
| a. | <i>rustler</i> | (voleur) | être humain, droit de propriété, illégalité,
type d'activité |
| b. | <i>steer</i> | (bouvillon) | objet ayant une apparence particulière, une
morphologie physique, etc.
relation au règne animal
castration
institution de l'élevage pour la consommation
humaine |
| c. | <i>lasso</i> | | certains objets (un corps et un lasso) placés
dans des configurations particulières
certaines séquences de mouvement
accompagnant des processus cognitifs : intention,
direction, contrôle, etc. |

Lorsqu'on examine les deux listes, on voit émerger les différences suivantes : les éléments grammaticaux sont plus nombreux, leur spécifications semblent plus limitées et plus simples, et leur fonction plus structurelle. L'ensemble de leurs spécifications dessine semble-t-il les traits les plus saillants de l'organisation de la scène et du cadre communicatif de la RC évoquée par la phrase. Les éléments lexicaux sont en moins grand nombre, mais leurs spécifications sont plus importantes en quantité et en complexité, et fonctionnent plutôt de manière à contribuer au contenu qu'à la structure. Les spécifications lexicales sont plus importantes de trois manières : chacune d'entre elles, comparée à une spécification grammaticale, présente : a) plus d'information totale, b) une information plus imbriquée, et c) elle réunit des types d'information plus nombreux. Prises dans leur ensemble, les spécifications qu'apportent ces unités véhiculent la plus grande partie du contenu conceptuel de la scène-RC évoquée par la phrase.

Ces différences grammaire-lexique peuvent être encore mieux mises en évidence si l'on fait varier tour à tour chaque type d'élément tout en maintenant l'autre constant. Ainsi, si l'on ne fait varier que les éléments grammaticaux de (9), comme cela a été fait en

(12), il semble que l'on modifie l'organisation de la scène et les propriétés discursives de l'événement référé mais que son contenu de base reste intact :

- (12) Will the rustlers lasso a steer ?
(Les voleurs attraperont-ils un bouvillon au lasso ?)

En revanche, si l'on ne fait varier que les éléments lexicaux de (9), comme en (13), nous sommes confronté à une tout autre scène, bien que le schéma de base de la phrase et son cadre communicatif restent les mêmes :

- (13) A machine stamped the envelopes.
(Une machine affranchissait les enveloppes)

2. Les catégories de notions spécifiées par la grammaire

L'échantillon d'éléments spécifiés par la grammaire examiné ci-dessus a fourni un ensemble de notions qui peuvent nous aider à dégager des propriétés sémantiques communes. Mais cet ensemble est petit et non structuré. Avec une enquête plus vaste et plus systématique, la présence de schémas d'organisation des notions devient patente. Les notions spécifiées par la grammaire s'organisent en catégories, et les catégories à leur tour en systèmes intégrés, comme nous le montrerons plus loin. Au sein de ces schémas où sont rassemblées les notions, on peut découvrir certaines régularités dans les fonctions et dans les processus. Ce sont ces schémas et ces régularités qui constituent les principales caractéristiques de l'organisation conceptuelle du langage.

Plusieurs de ces caractéristiques seront avancées ci-dessous. L'une de celles-ci est une homologie considérable entre la représentation de l'espace et celle du temps. La première catégorie, "dimension", présente cette homologie espace-temps, et recoupe en grande partie les autres catégories. Nous verrons que la majorité de ces catégories s'applique à la

fois à l'espace et au temps, et des exemples parallèles des deux dimensions seront présentés côte à côte.

Autre caractéristique : toute notion, quelle que soit la catégorie à laquelle elle appartient dans une langue, a une bonne chance de se voir exprimée au moins par quelques unités lexicales. Corrélativement, la langue contient souvent des formes grammaticales qui entrent en interaction avec chaque type de lexicalisation, aboutissant ainsi à exprimer une autre notion de la catégorie. Chaque type d'interaction de ce genre peut être considéré comme un type d'opération cognitive qui transforme l'indication d'une notion en celle d'une autre notion de la même catégorie. Il existe un caractère corollaire : une langue possédant les formes grammaticales lui permettant de convertir la notion A en notion B, en possède fréquemment aussi qui permettent d'opérer la conversion en sens inverse — c'est-à-dire capables de déclencher l'opération cognitive inverse (10).

Certaines formes grammaticales d'une langue ont pour fonction spécifique d'effectuer une opération de conversion donnée. D'autres expriment simplement des spécifications structurelles qui peuvent entrer en conflit avec la spécification exprimée par une unité lexicale voisine. Dans des cas semblables, le schéma de base est que la spécification de la forme grammaticale prévaut toujours, et déclenche un certain type d'opération, un "glissement" du référent de l'élément lexical qui met les deux unités en harmonie (11).

Une remarque sur la méthodologie que nous allons adopter : nous nous sommes efforcé de définir des catégories sur la base des significations grammaticales particulières que nous avons rencontrées, plutôt que d'imposer des catégories relevant d'un schéma a priori à partir duquel on aurait essayé de trouver des exemples probants. Les travaux préalables à cet article ont permis de rechercher un échantillonnage varié de formes grammaticales dans plusieurs langues, mais nous nous sommes efforcé ici de prendre l'essentiel de nos exemples en anglais.

2.1. La dimension

La catégorie “dimension” comprend deux notions principales : 'espace' et 'temps'. Les entités existant dans l'espace sont — selon que leur forme est continue ou discrète — de la 'matière' ou des 'objets'. Le type d'entités figurant dans le temps sont, selon la même distinction, de l' 'action' ou des 'événements' — termes utilisés ici sans considération du caractère statique ou évolutif de l'entité. Le tableau (14) indique comment ces notions entrent en relation (12) :

(14)	<i>dimension</i>	<i>continu</i>	<i>discret</i>
	espace :	matière	objets
	temps :	action	événements

Des homologues entre la structuration linguistique de l'espace et celle du temps seront indiquées dans les catégories étudiées plus loin. Mais nous indiquons ici les opérations de conversion entre ces deux principaux membres de la catégorie dimension. Ainsi, une racine verbale lexicalisant l'expression d'un événement ou d'une action en tant que quantité temporelle peut être associée à des formes grammaticales, comme les nominalisations, qui signalent une opération cognitive de “réification”. Sous l'effet sémantique de cette opération, le référent se trouve conceptualisé désormais comme objet ou comme masse. En tant que tel, il est capable de participer à un grand nombre d'activités (comme : être donné ou possédé), au même titre qu'une quantité physique, ainsi qu'à la plupart des constructions syntaxiques correspondantes (dont la pluralisation et la modification adjectivale : ...*gave me two quick calls* (...m'a passé deux appels téléphoniques rapides)), comme on va le voir dans l'exemple (15). (La manière de représenter les complexes grammaticaux impliqués ici et dans l'opération suivante est choisie en rapport avec la catégorie qui sera décrite ensuite).

(15) *un événement*

John called me.
 (John m'a appelé)
 I was called by John.
 (J'ai été appelé par John)

de l'action

John helped me.
 (John m'a aidé)
 I was helped by John.
 (J'ai été aidé par John)

réifié en objet

John gave me a call.
 (John m'a passé un appel)
 I got a call from John.
 (J'ai reçu un appel de Jean)

réifiée sous forme de masse

John gave me some help.
 (John m'a apporté de l'aide)
 I got some help from John.
 (J'ai reçu de l'aide de John)

La conversion inverse apparaît elle aussi. Un nom se référant à un objet ou à une masse peut être associé à des formes grammaticales, y compris des suffixes de formation verbale, qui indiquent une opération cognitive d'« actionnalisation ». Par cette opération, le référent physique se fond en partie avec l'activité à laquelle il participe, ce qui a pour résultat sémantique de renvoyer en arrière-plan la plus grande part du caractère concret du contenu tangible du référent, au profit d'une conceptualisation en termes de processus d'occurrence, comme on le voit en (16) :

(16) *objet(s) / masse*

Hail(stones) came through the window.
 (Des grêlons entraient par la fenêtre)

Ice is forming over the windshield.
 (De la glace se forme sur le pare-brise)

I removed the pit from the cherry.
 (J'ai enlevé le noyau de la cerise)

« actionnalisé(s) » *en*

It hailed in through the window.
 (Il grêlait par la fenêtre)

It is icing up over the windshield.
 (Tout le pare-brise se glace)

I pitted the cherry.
 (J'ai dénoyauté la cerise)

2.2. La plexité

La catégorie qu'on appellera ici "plexité" désigne la manière dont une quantité s'articule en éléments équivalents. Lorsque la quantité consiste en un seul élément, elle est "uniplexe", et lorsqu'elle consiste en plusieurs éléments, elle est "multiplexe". Lorsque la quantité en question est de la matière, la plexité équivaut, naturellement, à la catégorie linguistique traditionnelle du "nombre", avec pour composantes les notions de "singulier" et "pluriel". Mais les notions mentionnées ici tentent de généraliser le propos de la matière à l'action, ce que ne font pas les notions traditionnelles (13).

Les spécifications qui relèvent de la plexité sont prises en charge à la fois par des unités grammaticales et des unités lexicales, et celles-ci interagissent les unes sur les autres lorsqu'elles sont en association. Comme exemples d'éléments lexicaux anglais spécifiant essentiellement un élément uniplexe on trouve — respectivement pour la matière et l'action — *bird* (oiseau) et *(to) sigh* (soupirer). Ils peuvent apparaître avec des éléments grammaticaux spécifiant eux-mêmes l'uniplexité, comme ceux donnés en (17a) (de nombreuses langues disposent ici d'un système de marques plus régulières et plus explicites que l'anglais). Mais ils peuvent également apparaître en compagnie d'éléments grammaticaux spécifiant une multiplexité, comme on le voit en (17b). Dans cette association on peut penser que ces éléments déclenchent une opération cognitive particulière, de "multiplexation". Par cette opération, un référent unique à l'origine se trouve littéralement recopié en divers points de l'espace ou du temps.

(17)	<i>matière</i>	<i>action</i>
a. <i>uniplexe</i>	A bird flew in. (Un oiseau est entré)	He sighed (<i>once</i>). (Il soupira (une fois))
b. <i>multiplexe</i>	Birds flew in. (Des oiseaux sont entrés)	He <i>kept</i> sighing. (Il soupirait continuellement)

On rencontre également dans le langage l'inverse du schéma précédent. Tout d'abord, il y a des éléments lexicaux qui spécifient intrinsèquement une multiplicité. On peut citer des exemples pour l'anglais : *furniture* (mobilier) et *timber* (bois d'abattage), c'est-à-dire 'arbres sur pied', dans le domaine de la matière, et *breathe* (respirer), dans le domaine de l'action (exemples (18a)). Certaines formes grammaticales peuvent également apparaître en association avec ces éléments, comme on le voit en (18b), ce qui indique une opération inverse de la multiplexation — que l'on pourrait appeler “extraction d'une unité”. Cette opération sélectionne une seule instance parmi les unités équivalentes spécifiées, et la porte au premier plan de l'attention.

(18)	<i>matière</i>	<i>action</i>
a. <i>multiplexe</i>	Furniture overturned in the earthquake. (Le mobilier se renversa dans le tremblement de terre)	She breathed without pain. (Elle respirait sans souffrance)
b. <i>uniplexe</i>	A piece of furniture overturned in the earthquake. (Un meuble (littéralement : élément du mobilier) se renversa dans le tremblement de terre)	She took a breath / breathed without pain. (Elle prit une inspiration / inspira sans souffrance)

Les formes grammaticales anglaises ci-dessus indiquant la multiplexation — *-s* et *keep-ing* — étaient constituées uniquement de morphèmes explicites. Les formes indiquant l'extraction d'une unité diffèrent en ce qu'elles incluent également des éléments abstraits : il s'agit de catégories grammaticales particulières qui réclament l'addition d'un élément extrait d'un stock donné d'expressions lexicales, comme on le voit en (19c, d). Ajoutons que ces formes peuvent renfermer deux éléments indépendants ou plus. On les considèrera ici comme des “complexes grammaticaux”, comparables à d'autres constructions grammaticales ou encore, naturellement, à des complexes lexicaux (locutions); elles combinent des éléments distincts au sein d'un ensemble structural

remplissant une fonction sémantique unique. En fait, on peut suivre l'explication selon laquelle toutes les formes grammaticales sont des complexes, qui s'ordonnent sur un axe en fonction de leur degré d'élaboration. Si l'on adopte cette analyse, une forme grammaticale inclut non seulement tous ses éléments explicites et génériques, mais aussi l'appartenance de ses formes d'entrée (*input*) et de sortie (*output*) à une catégorie sémantique et syntaxique, comme on le constate dans tous les exemples de (19). Ainsi, les formes de multiplexation de l'anglais, en (19 a, b) ne se situent qu'à l'extrémité la plus simple d'un continuum :

(19) (a)

$$\left[\left[\text{---} \right] N_{\text{upx}} + -s \right] N_{\text{mpx}}$$

par exemple, *bird* : *birds* (oiseau : oiseaux)

(b)

$$\left[\textit{keep} + \left[\text{---} \right] V_{\text{upx}} + -ing \right] V_{\text{mpx}}$$

par exemple, *sigh* : *keep sighing* (soupirer une fois : soupirer continuellement)

(c)

$$\left[N_{\text{unité of}} + \left[\text{---} \right] N_{\text{mpx}} \right] N_{\text{upx}}$$

par exemple, *furniture* : *a piece of furniture* (mobilier : un meuble)

(d)

$$\left[V_{\text{postiche}} + \left[\left[\text{---} \right] V_{\text{mpx}} + \text{DERIV} \right] N_{\text{upx}} \right] V_{\text{upx}}$$

par exemple, *breathe* : *take a breath* (respirer : prendre une inspiration)

$$(d') \quad \left[\left[\text{---} \right] V_{\text{mpx}} + \text{PTC} \right] V_{\text{upx}}$$

par exemple, *breathe* : *breathe in* (respirer : inspirer)

Pour conforter la thèse selon laquelle un complexe grammatical élaboré possède une unité sémantique, on observera qu'on peut trouver, au sein de la même langue ou dans une autre langue, une forme plus simple ayant la même fonction sémantique. A titre d'exemple pour ce cas précis, le complexe d'extraction d'une unité pour les noms, qui est relativement élaboré en anglais, se retrouve en yiddish sous forme d'un simple suffixe : *-l* ou *-ele* (qui forme par ailleurs des diminutifs) comme on le voit en (20) :

(20)	zamd (sable)	:	zemdl (grain de sable)
	groz (herbe)	:	grezl (brin d'herbe)
	shney (neige)	:	shneyele (flocon de neige)

2.3. L'état de délimitation

Quand une quantité est spécifiée comme “non délimitée“, elle est conçue comme se poursuivant indéfiniment et ne contenant intrinsèquement aucun caractère nécessaire de finitude. Une quantité spécifiée comme “délimitée” est conçue comme circonscrite, de manière à former (se démarquant en) une entité unique individualisée. Appliquées aux noms, ces notions correspondent pour une grande part à la distinction linguistique traditionnelle entre “massifs” et “comptables”; appliquées à des verbes, elles peuvent correspondre à l’“imperfectif” et au “perfectif”, entre autres termes (l'exactitude de ces correspondances varie, selon les usages divers qui sont faits de ces termes traditionnels). Cependant, les concepts désignés par cette nouvelle terminologie permettent, comme c'est le cas pour la plexité, de capter le caractère commun de la dimension spatiale et de la

dimension temporelle, et, en dépassant l'analyse séparée qui en est habituellement faite, de donner une portée générale à l'étude.

Parmi les exemples d'unités lexicales en anglais, les mots *water* (eau) et *(to) sleep* (dormir) spécifient en eux-mêmes des quantités non délimitées, tandis que *sea* (mer) et *(to) dress* (s'habiller) spécifient en eux-mêmes des quantités délimitées. Ces spécifications sont démontrées par le fait que ces mots sont, respectivement, inacceptables et acceptables dans une construction avec le complexe grammatical “*in SN*_{laps-de-temps}”, qui spécifie en lui-même le caractère délimité, comme le voit en (21) :

(21)	<i>matière</i>	<i>action</i>
a. <i>non finie</i>	*We flew over water in 1 hr. (Nous survolâmes de l'eau en une heure) ¹	*She slept in 8 hrs. (Elle dormit en huit heures)
b. <i>finie</i>	We flew over the sea in 1 hr. (Nous survolâmes la mer en une heure)	She dressed in 8 mins. (Elle s'habilla en 8 minutes)

Comme pour la plexité, certains éléments grammaticaux sont susceptibles, quand ils sont construits avec un élément lexical, de faire glisser la spécification de base de celui-ci vers l'état de délimitation opposé. Les éléments lexicaux qui ont ce type d'influence sur un élément lexical non délimité déclenchent en fait une opération cognitive de “délimitation” ou d’“extraction d'une partie”. Par cette opération, une partie de la quantité spécifiée comme non délimitée est circonscrite et portée au premier plan de l'attention. On trouvera des exemples de tels éléments grammaticaux en anglais en (22).

¹ N. du Tr. : On a tenté de reproduire, dans la traduction française des exemples, l'inacceptabilité des phrases anglaises, signalées par l'astérisque. Il n'a pas toujours été possible de le faire de manière claire et convaincante. C'est pourquoi seuls les exemples en anglais notés par l'auteur comme inacceptables seront dotés d'un astérisque, et non les traductions françaises.

Le schéma inverse de celui décrit ci-dessus existe également. Les noms anglais *shrub* (arbuste) et *panel* (panneau de bois) renvoient chacun de façon intrinsèque à une entité délimitée. Mais les unités grammaticales *-ery* et *-ing* peuvent s'y ajouter, ce qui donne *shrubbery* (massifs d'arbustes) et *paneling* (boiseries), formes qui renvoient maintenant à des quantités non délimitées. En effet, les éléments grammaticaux ont déclenché une opération cognitive d'“anti-délimitation”, par laquelle la quantité enfermée auparavant dans des limites est désormais conceptualisée sous forme d'extension indéfinie. Cependant, en anglais, ces éléments ne sont pas productifs ; ils ne peuvent, par exemple, être utilisés avec *sea* (mer) pour déboucher sur le sens d'“étendue pélagique” ni avec *(a) tear* (une larme) pour signifier “fluide lacrymal” (14).

(22)

matière :

$$\left[N_{\text{quantité délimitée}} \text{ of } + \left[\text{---} \right] N_{\text{non délim}} \right] N_{\text{délim}}$$

par exemple, *water : body of water* (eau : masse d'eau)*action :*

$$\left[\left[\text{---} \right] V_{\text{non délim}} + \text{for } N_{\text{laps-de-temps}} \right] V_{\text{délim}}$$

par exemple, *sleep : sleep for an hour* (dormir : dormir pendant une heure)

2.4. L'état de divisibilité

La catégorie “état de divisibilité” renvoie à la segmentation interne d'une quantité. Une quantité est “discrète” (ou “parcellisée”) lorsqu'elle est conceptualisée comme présentant des ruptures ou des interruptions dans sa composition. Dans le cas contraire, la quantité est conceptualisée comme “continue” (15).

Eléments lexicaux et éléments grammaticaux sont également réceptifs, dans leurs spécifications, aux distinctions de cette catégorie. Mais il semble bien qu'il n'existe pas d'éléments grammaticaux spécifiant uniquement le caractère discret ou continu d'une quantité, ni d'éléments indiquant une opération qui permettrait d'inverser l'état de division d'une quantité spécifié par le lexique. On peut décrire la manière dont se comporteraient des formes de ce dernier type, si certaines existaient. Une forme grammaticale s'appliquant à une unité lexicale de type continu indiquerait une opération de "discrétisation", par laquelle le référent continu d'origine se conceptualiserait en agrégat parcellisé. A l'inverse, une forme grammaticale intervenant sur un élément lexical de type discret déclencherait une opération de "fusion", par laquelle les éléments séparés du référent originel seraient conceptualisés comme ayant fusionné en un continuum.

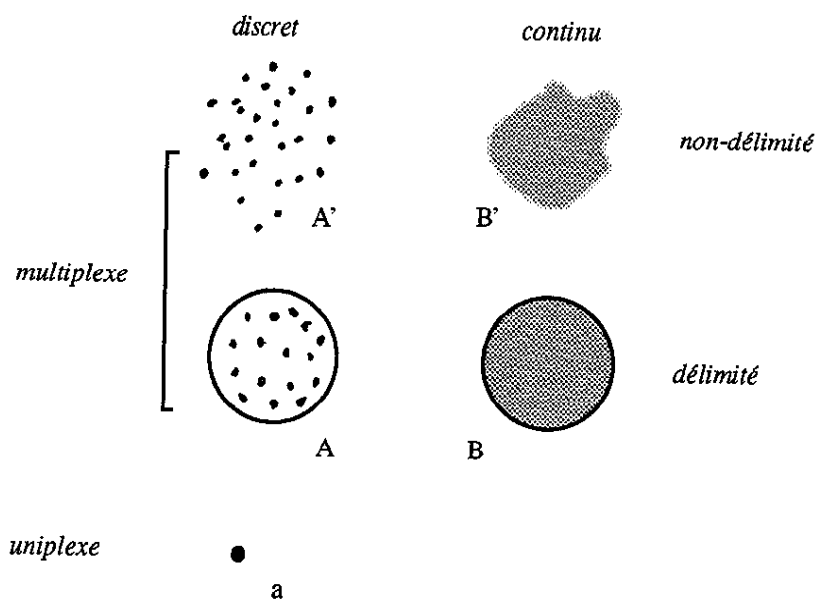
Bien que de telles formes grammaticales semblent faire défaut, il existe néanmoins des mécanismes indirects ou non-explicites servant à ces opérations. Ainsi, la continuité spécifiée par le mot *water* (eau) peut être reconceptualisée comme discrète avec la locution *particles of* comme dans : *Water / Particles of water filled the vessel* (De l'eau / Des particules d'eau remplissaient le récipient). Cependant, le complexe grammatical utilisé ici ne spécifie pas directement ce glissement, mais, à l'instar des complexes décrits aux sections 2.5. et 2.13, comporte d'autres opérations cognitives qui s'enchaînent en plusieurs étapes. En sens inverse, on observe une tendance conceptuelle générale dans les racines lexicales : lorsque leur référent est fondamentalement de type discret, il tend à subir spontanément une certaine fusion, sans ajout d'aucune forme grammaticale explicite. Ainsi, *foliage* (feuillage), *timber* (bois d'abattage) et *furniture* (mobilier), par opposition à *leaves* (feuilles), *trees* (arbres) et *pieces of furniture* (meubles), tendent à évoquer des référents comportant un certain degré de flou et de fusion de leurs éléments constitutifs.

La catégorie de divisibilité n'offrant, en elle-même, que des réalisations réduites, le travail sur celle-ci sera reporté à la section suivante, où on pourra l'observer en interaction avec les autres catégories.

2.5. La disposition d'une quantité : un système de catégories

Les quatre catégories d'attributs précédentes — dimension, plexité, délimitation, et divisibilité — s'appliquent toutes simultanément à une quantité et, considérées ensemble, peuvent être perçues comme un *système* d'attributs que l'on pourrait appeler la “disposition” d'une quantité. Les intersections de ces catégories peuvent prendre la forme du tableau ci-dessous (23) :

(23)



+ la distinction entre *matière* et *action* qui recoupe tous les attributs ci-dessus (16).

Chacune des intersections des attributs ci-dessus est spécifiée par divers éléments lexicaux (bien que l'une d'entre elles, la multiplicité délimitée d'action, ne soit que très rarement représentée en anglais). On trouvera en (24) un exemple ou deux pour chaque intersection (exemples déjà rencontrés plus haut pour la plupart) :

(24)	A'	timber / furniture (to) breathe	B'	water (to) sleep
	A	(a) family (to) molt (muer) (The bird molted : l'oiseau a mué)	B	(a) sea / panel (to) empty (se vider) (The tank emptied : le réservoir s'est vidé)
	a	(a) bird (to) sigh		

Si le référent de sens plein (*contentful*) pour lequel on choisit un item lexical se trouve être apparié, par cet item lexical, à un ensemble de spécifications structurelles non désiré, il existe en général des moyens grammaticaux de le transformer en l'ensemble souhaité. De tels procédés sont plus ou moins directs, et vont depuis la spécification de l'unique opération adéquate jusqu'au recours à une série complexe d'opérations (cf. la section 2.13 sur l'“emboîtement”). Un certain nombre de points de départ et de points d'arrivée de telles conversions sont donnés en (25), ainsi que les moyens de les réaliser :

(25)	A'--> A	a stand of timber (un carré de bois à abattre)	B'--> B	a body of water (une masse d'eau)
	A'--> a	a piece of furniture take a breath / breathe in	
	A--> a	a member of a family (un membre d'une famille) ?molt a single feather (muer d'une seule plume)	
	A--> A'	members of a family (membres d'une famille) (A--> a--> A')	B--> B'	paneling (boiserie) empty and empty (se vider et se vider)

a--> A'	trees keep sighing
a--> A	a stand of trees (a--> A'--> A) sigh for a while (soupirer pendant un moment)

2.6. Le degré d'extension

Une autre catégorie, que l'on pourrait appeler "degré d'extension" apparaît implicitement dans la dimension verticale du schéma donné en (23). Cette catégorie recèle trois notions principales, dont les dénominations sont données en (26), accompagnées d'une représentations schématique des notions pour le cas de l'étendue linéaire. On peut choisir des éléments lexicaux se référant aussi bien à la matière qu'à l'action pour incorporer des spécifications concernant le degré d'extension originel de leur référent : trois exemples de ces éléments lexicaux dans le cas d'une étendue linéaire sont également indiqués en (26) (18) :

(26)

point	étendue finie	étendue non finie
•	—•—•	... — ...
<i>particule</i>	<i>échelle</i>	<i>rivière</i>

Par ailleurs, un référent lexical, sans doute conçu à l'origine comme possédant un degré d'extension donné, peut, au moyen de diverses spécifications grammaticales entraînant un glissement, être reconceptualisé avec un autre degré d'extension. Examinons comme premier exemple le référent événementiel : *climb a ladder* (grimper à une échelle), qui semble avoir fondamentalement une extension linéaire délimitée dans la dimension

temporelle, comme il apparaît en (27) en conjonction avec l'élément grammatical “*in* + SN laps-de-temps” :

- (27) She climbed up the fire-ladder in 5 minutes.
(Elle a grimpé l'échelle des pompiers en 5 minutes)

S'il est accompagné d'une forme grammaticale différente, telle que le “*at* + SN_{point-dans-le-temps}” donné en (28) (ainsi que d'autres spécifications contextuelles), le référent événementiel de la phrase précédente peut être basculé vers une schématisation conceptuelle en tant que point dans le temps — c'est-à-dire prendre une durée ponctuelle :

- (28) Moving along on the training course, she climbed the fire-ladder at exactly midday.
(En parcourant la piste d'entraînement, elle a grimpé l'échelle des pompiers à midi juste)

On peut penser que ce glissement dans la conceptualisation de l'extension de l'événement implique une opération cognitive de “réduction” ou, encore, d’“adoption d'une perspective éloignée”. Ce glissement peut également s'opérer en sens inverse. Le référent événementiel peut être schématisé conceptuellement comme une extension non délimitée sous l'effet de formes grammaticales telles que “*keep -ing*”, “*-er and -er*”, et “*as* + P”, comme en (29) :

- (29) She kept climbing higher and higher up the fire-ladder as we watched.
(Elle continuait à grimper de plus en plus haut l'échelle des pompiers tandis que nous la regardions)

Il semblerait qu'ici se soit produite une opération cognitive de “magnification” ou d’“adoption d'une perspective rapprochée”. Cette opération crée un point de vue permettant d'écarter du champ de vision et d'attention la présence d'une quelconque limite extérieure — ou tout au plus d'approcher cette limite de manière asymptotique.

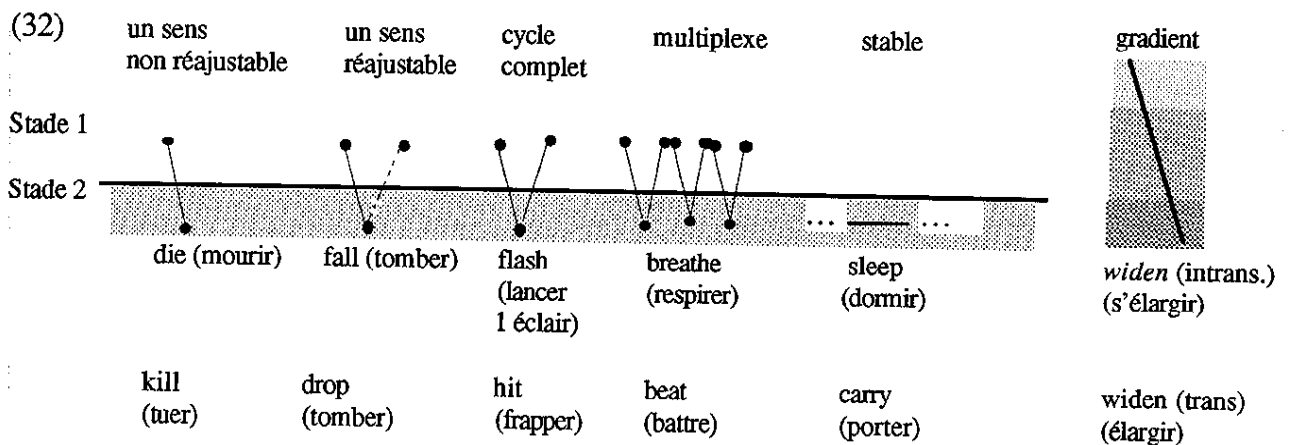
(point à l'intérieur d')
une étendue délimitée

The ball is in the box.
(La balle est dans la boîte)

She left while I read the letter.
(Elle partit pendant que je lisais la lettre)

2.7. Le schéma de distribution

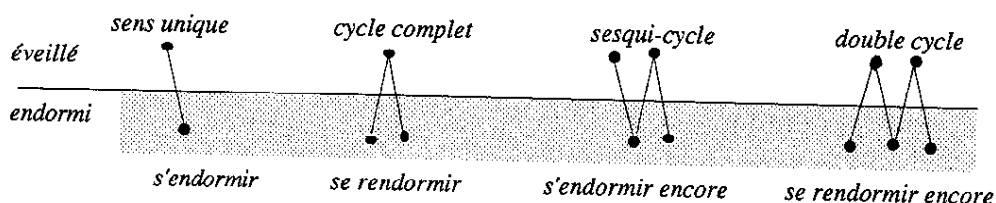
Le schéma de distribution de la matière dans l'espace ou de l'action dans le temps constitue une autre catégorie de notions qui peuvent être spécifiées à la fois par la grammaire et par le lexique (19). La catégorie de distribution de l'action dans le temps — seule dimension que nous observerons ici — constitue, avec la catégorie précédente, l'essentiel de la catégorie traditionnelle de l'“aspect”. On observera dans le schéma (32) plusieurs des principaux schémas de distribution de l'action dans le temps (les points, qui représentent des positions dans des états complémentaires, devraient en fait être adjacents, mais ils sont représentés séparés et reliés par une ligne pour montrer le passage de l'interface entre deux états). Des verbes anglais agentifs et non agentifs incorporant ces schémas sont cités en illustration.



On peut prouver que ces verbes incorporent les spécifications indiquées en observant les formes grammaticales avec lesquelles ils peuvent ou non être utilisés (ou, pour dire cela dans nos propres termes : les formes grammaticales qui présentent des spécifications vers lesquelles ils glisseront facilement ou non). Une démonstration complète n'est pas ici notre propos, et quelques exemples suffiront à indiquer le principe : le type restaurable d'un événement à sens unique se distingue du type non restaurable par sa compatibilité avec des expressions itératives, comme dans : *He fell three times* (Il est tombé trois fois); le type non restaurable ne peut apparaître dans ce contexte : **He died three times* (Il est mort trois fois). Cette même forme à sens unique se distingue d'une forme à cycle complet par sa capacité à apparaître dans des phrases telles que : *He fell and then got up*, (Il est tombé puis s'est relevé) ce que ne peut faire la suivante : **The beacon flashed and then went off* (Le phare clignota puis s'arrêta). Le type à gradient peut apparaître avec des adverbes d'augmentation, comme dans *The river progressively widened* (la rivière s'élargissait progressivement), contrairement au type à état stable : **She progressively slept* (elle dort progressivement). Et ainsi de suite.

Des éléments grammaticaux peuvent, naturellement, spécifier eux aussi divers schémas de distribution temporelle, et le type de diagramme que nous utilisons permettra de dégager facilement certaines de leurs différences. Ainsi, les éléments de classe fermée *back* et *again*, seuls ou combinés, peuvent indiquer des formules de cycle complet, de sesqui-cycle et de double cycle, comme il apparaît en (33) :

(33)



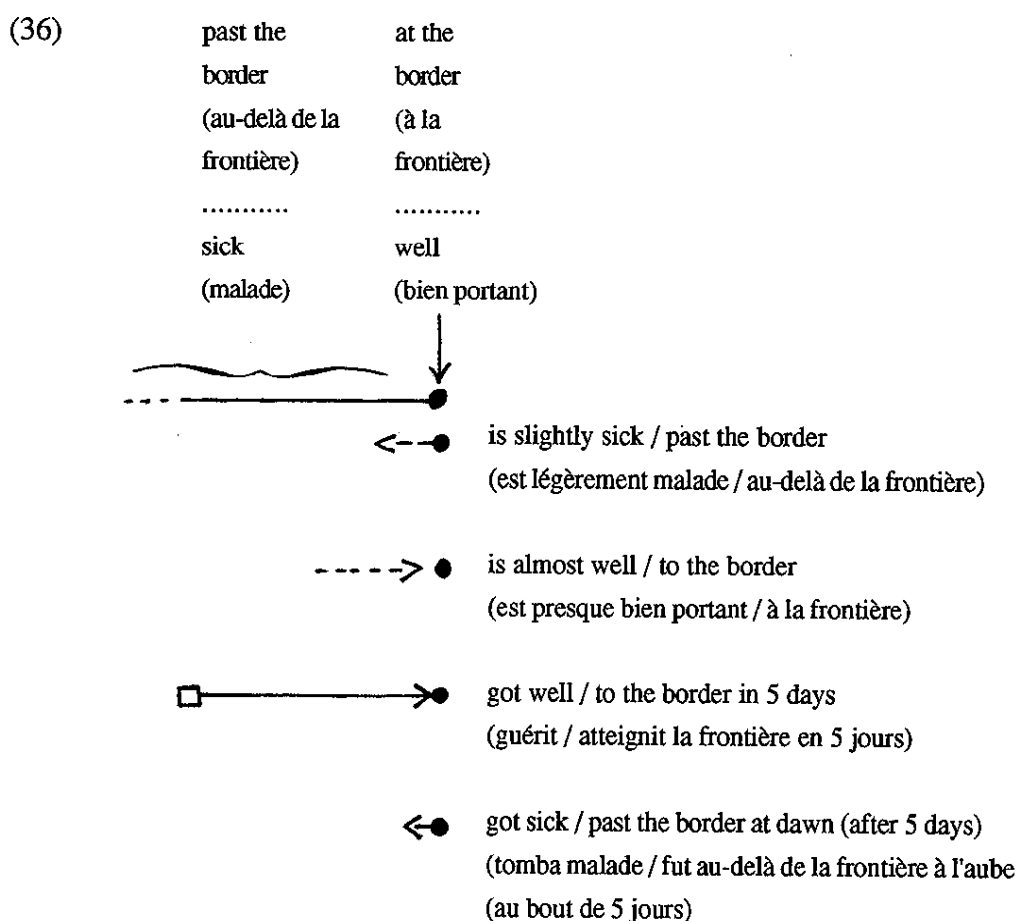
Observons à présent le cas dans lequel un verbe correspondant à un type de distribution apparaît accompagné de formes grammaticales d'un autre type. Le résultat semble être invariablement que le verbe fait glisser ses spécifications vers une harmonisation avec les spécifications grammaticales. Nous reprendrons encore pour exemple *die* (mourir), défini par ses spécifications de base comme ponctuel, à sens unique et non restaurable — ce qui peut être schématisé, à présent de manière plus exacte, sous la forme :: Ce verbe est utilisé avec ses spécifications habituelles dans une phrase comme (34a). Mais dans une phrase comme (34b), la forme grammaticale “*be + -ing*” induit un glissement. En fait, l'intervalle infinitésimal entre les deux états impliqués par *die* — c'est-à-dire 'état de vie' et 'état de mort' — se trouve étiré, ce qui aboutit à la création d'un gradient d'étendue dans la durée. Cela, c'est le glissement du schéma de distribution d'un type structurel à un autre. Mais en même temps, un glissement dans le contenu originel du référent se trouve généré. Le nouveau gradient ne se réfère plus à 'mourir' mais à 'être mourant'. Cette distinction devient claire si l'on observe que, telle que cette conception est structurée linguistiquement, on peut avoir été mourant sans être mort, et, corrélativement, il est possible de mourir sans avoir été mourant (20).

- (34) a. He died as she looked on.
(Il mourut alors qu'elle le regardait)
- b. He was (slowly) dying as she looked on.
(Il mourait (lentement) pendant qu'elle le regardait)

2.8. L'axialité

Les adjectifs formant une paire comme *well / sick* (bien portant / malade) se comportent de manière opposée lorsqu'ils sont associés à des formes grammaticales spécifiant le degré telles que *slightly* (légèrement) ou *almost* (presque), comme il apparaît

— des unités lexicales, c'est-à-dire les relations spécifiques que chacune possède avec un axe conceptuel donné et avec d'autres unités lexicales ayant des référents au long du même axe. C'est la lexicalisation de cette axialité qui permet à des adjectifs d'aligner leur fonctionnement sur celui d'expressions de relation spatiale. Des formes grammaticales comme celles données ci-dessus possèdent également des propriétés axiales, capables de fonctionner en consonance avec celles d'un élément lexical, comme dans les cas recevables donnés en (35), schématisés ci-dessous en fonction de l'axialité (36) :



Dans d'autres cas, cependant, l'axialité d'une forme grammaticale peut entrer en conflit avec celle d'un élément lexical, entraînant ainsi le glissement de ce dernier. Par exemple, *sick* en (37) — qui se trouve ici associé à des formes grammaticales se référant à un point final — abandonne son type d'axialité d'origine, basé sur un "axe orienté", et donc sa

- (37) (After exposure to the virus, he felt worse and worse and)
 he was almost sick at one point / he finally got sick in 3 days (21).
 ((Après avoir été infecté par le virus, il se sentit de plus en plus mal et)
 il tomba presque malade à un moment donné / il tomba finalement malade au bout de trois jours)

2.9. La mise en perspective

Comme nous l'avons vu plus haut, un événement particulier, qu'il soit statique ou changeant, peut avoir un schéma de distribution dans le temps qui lui est plus ou moins intimement associé ou intrinsèque. Mais, de plus, le langage possède les moyens de spécifier de manière indépendante un schéma traduisant la manière dont quelqu'un doit assister à un événement. Ce schéma inclut le lieu d'observation et le type de perspective que l'on adopte pour regarder l'événement, ainsi que la manière dont l'attention se distribue tout au long du déroulement de cet événement. Cette catégorie de spécifications, que nous nommons ici la "mise en perspective" peut se conformer au schéma de distribution originel de l'événement ou différer de celui-ci. Nous donnons deux des principaux membres de cette catégorie en (38) :

- (38) Admettons donc :
- a. Une perspective éloignée, stable, avec un champ d'attention global
 - b. Une perspective rapprochée, mouvante, avec un champ d'attention local

A titre d'illustration, examinons tout d'abord un exemple pourvu d'un référent originellement stable : des objets localisés en un point donné. Le type de mise en perspective (38a) est utilisé en (39a), comme étant le mieux adapté à un référent de ce type : on le voit doté ici de multiples spécifications, grâce aux formes grammaticales soulignées (des formes de pluriel, une expression adverbiale de dispersion spatiale, et la préposition

locative *in*). Mais celles-ci peuvent être remplacées par les formes grammaticales servant à coder la mise en perspective (38b) — comme on le voit en (39b), où l'on trouve des formes de singulier, une expression adverbiale de dispersion temporelle, et la préposition de mouvement *through*. De ce fait, la RC ainsi évoquée se convertit en une RC dans laquelle le point de vue et l'attention de l'observateur, ou sa localisation propre qu'il projette, glissent progressivement d'un objet à un autre. En fait, une multiplicité stable d'objets a été convertie en multiplicité séquentielle d'événements consistant en rencontres conceptualisées avec les objets.

- (39) a. There are houses at various points in the valley.
 (Il y a des maisons en différents points de la vallée)
- b. There is a house every now and then through the valley.
 (Il y a une maison ici et là dans la vallée)

Pour représenter certaines configurations spatiales statiques, la mise en perspective de type mouvant, bien qu'elle ait un caractère inadapté, se trouve largement favorisée par rapport au mode de localisation stable. Ainsi, la formulation en langue courante immédiatement disponible illustrée en (40b) pour la perspective mouvante ne trouve un équivalent dans le mode global et à situation stable illustré en (40a) que par le recours à un style scientifique guindé :

- (40) a. The wells' depths form a gradient that correlates with their locations on the road.
 (La profondeur des puits forme un gradient en corrélation avec leurs emplacements respectifs sur la route)
- b. The wells get deeper the further down the road they are.
 (Les puits sont de plus en plus profonds au fur et à mesure qu'ils sont situés plus loin le long de la route)

On rencontre également l'inverse de la situation précédente. Une multiplicité séquentielle d'événements, dont un exemple est donné en (41a) avec la mise en perspective mouvante, qui lui est la plus appropriée, peut également devenir l'objet d'une observation globale figée, come on le voit en (41b). Métaphoriquement, tout se passe comme si la ligne verticale du temps s'inclinait vers l'horizontalité du moment présent, pour opérer la sommation ou l'intégration des événements écoulés.

- (41) a. I took an aspirin time after time during / in the course of the last hour.
(J'ai pris une aspirine à maintes reprises pendant / au cours de la dernière heure)
- b. I have taken a number of aspirins in the last hour (22).
(J'ai pris beaucoup d'aspirines durant la dernière heure)

2.10. Le niveau de synthèse

La catégorie que nous allons aborder maintenant concerne les quantités délimitées, comme celles représentées dans la rangée A/B de (23). Le type particulier de construction "SN *de* SN" illustré en (42a), constitue l'une des formes de locution spécifiant de telles quantités, qu'on déjà vue plus haut. Dans ce cas, le second SN spécifie l'*identité* de la quantité considérée, conceptualisée en elle-même comme dépourvue de limites intrinsèques, tandis que le premier SN spécifie quant à lui la *délimitation*, ou l'*extraction d'une partie*" de cette quantité. De plus, complétant cette pure opération de délimitation, le premier SN peut également spécifier la *forme* ou la *configuration* particulière de la partie extraite, comme on le voit en (42b) (23) :

- (42) a. a set of trees a body of water
(un groupe d'arbres) (une masse d'eau)
- b. a cluster of trees a puddle / drop of water
(un bouquet d'arbres) (une flaque / goutte d'eau)

On peut considérer que ces deux SN codent deux “niveaux de synthèse” différents. Si nous appliquons cela au cas discret interne, par exemple *a cluster of trees*, nous pouvons dire que le second SN spécifie une multiplicité non synthétisée d’éléments indépendants, tandis que le premier SN spécifie une Gestalt obtenue par synthèse à partir de cette multiplicité.

Le langage peut en outre effectuer ici une distinction cognitive supplémentaire. L’un ou l’autre des niveaux de synthèse peut être porté au premier plan de l’attention et l’autre à l’arrière-plan. Il existe une solution grammaticale pour cela, qui consiste à faire du SN qui doit figurer au premier plan la tête d’une construction nominale plus vaste (en anglais, on le place alors en premier), comme on le constate en (43a). De plus, en ayant recours à ce procédé, il est possible de réaliser des prédications ne relevant que de l’un ou de l’autre niveau de synthèse, comme en (43b) :

- (43) a. The cluster of trees / the trees in the cluster.
 (Le bouquet d’arbres / les arbres du bosquet)
- b. That cluster of trees is small.
 (Ce bouquet d’arbres est petit)
 The trees in that cluster are small.
 (Les arbres de ce bosquet sont petits)

Il existe par ailleurs des formes dont les référents ne peuvent s’appliquer qu’à l’un ou l’autre des niveaux de synthèse. Ainsi, *together* (au sens réciproque) tend à se corréler avec de nombreux objets indépendants les uns des autres, tandis que *in upon -self* (sur lui / elle-même) tend à se corréler avec un composite formé à partir de ces objets, comme en (44) :

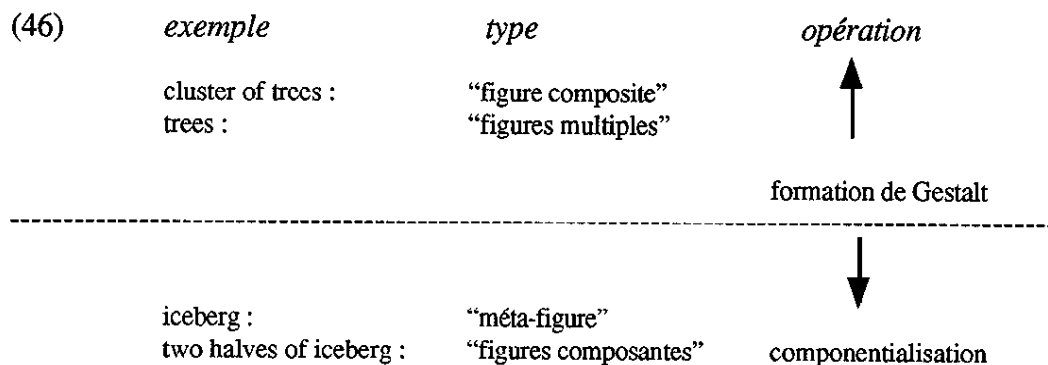
- (44) The bricks in the pyramid came crashing together / *in upon themselves
 (Les briques de la pyramide s’écroulèrent les unes sur les autres / sur elles-mêmes)

 The pyramid of bricks came crashing in upon itself / *together
 (La pyramide de briques s’écroula sur elle-même / l’une sur l’autre)

Les phénomènes observés ci-dessus impliquent un glissement de l'attention, d'une multiplicité vers une Gestalt qui peut en résulter, processus que l'on peut appeler "formation de Gestalt". On rencontre également dans la langue des moyens pour spécifier l'inverse : pour faire glisser l'attention depuis une Gestalt vers certains des composants qui la constituent, par un processus de "componentialisation": Cette opération peut intervenir lorsque l'unité lexicale de départ spécifie une entité considérée comme relevant déjà du niveau le plus synthétique, comme c'est le cas pour *iceberg* en (45a). Grâce à des procédés grammaticaux comme ceux de (45b), une entité de ce type peut subir une conversion analytique : on passe de la représentation d'un tout cohérent à celle de ses composantes et de leur interrelation. Ici encore nous sommes confrontés à une forme de surface — *in two* (en deux) — qui n'entre en corrélation qu'avec un niveau de synthèse et non avec l'autre :

- (45) a. The iceberg broke in two.
(L'iceberg se brisa en deux)
- b. The two halves of the iceberg fell apart (*in two).
Les deux moitiés de l'iceberg s'écartèrent (en deux)

Les deux niveaux de synthèse, avec les deux directions de glissement conceptuel qui leur sont applicables définissent quatre types notionnels, comme on le voit en (46). Le terme *figure* est utilisé ici conformément à la description de Talmy (1978b, 1983).



2.11. Le niveau d'exemplarité

Il est possible de spécifier une autre distinction cognitive pour une multiplicité d'objets. Cette distinction n'affecte pas la référence de base à tous les membres de cette multiplicité, mais indique comment l'attention est dirigée et distribuée au sein de cette multiplicité. Tantôt c'est l'*effectif complet* des composantes de la multiplicité qui occupe le premier plan de l'attention, des éléments individuels étant éventuellement isolés ici ou là à l'arrière-plan de l'attention. Tantôt c'est un seul *exemplaire* parmi cette multiplicité, qui est placé au premier plan de l'attention, les autres éléments étant perçus de manière plus confuse à l'arrière-plan de l'attention. Cette distinction concernant le "niveau d'exemplarité" est spécifiée par des procédés grammaticaux, sans doute dans la plupart des langues. Mais l'anglais se caractérise par un développement particulièrement important de ces spécifications : il utilise diverses paires de formes grammaticales pour distinguer un grand nombre de types de multiplicité différents. On trouvera en (47) une liste relativement complète de ces paires, accompagnée d'exemples indiquant d'abord la forme s'appliquant à l'effectif complet des composantes, puis la forme correspondante s'appliquant à un seul exemplaire :

- (47) a. Oysters have siphons / a siphon.
(Les huîtres ont des siphons / un siphon)
- An oyster has siphons / a siphon (24).
(Une huître a des siphons / un siphon.)
- b. All oysters have siphons / a siphon.
(Toutes les huîtres ont des siphons (un siphon))
- Every oyster has siphons / a siphon.
(Chaque huître a des siphons / un siphon)
- c. All the members raised their hand(s).
(Tous les participants levèrent la main (les mains))

Each member raised his hand(s) (25).
(Chaque participant leva la main (les mains))

- d. Many members raised their hand(s).
(De nombreux participants levèrent la main (les mains))

Many a member raised his hand(s).
(Maint participant leva la main (les mains))

- e. Some members here and there raised their hand(s).
(Quelques participants ici et là levèrent la main (les mains))

A member here and there raised his hand(s).
(Un participant ici et là leva la main (les mains))

- f. Members one after another raised their hand(s).
(Des participants levèrent la main (les mains) les uns après les autres)

One member after another raised his hand(s).
(Un participant après l'autre leva la main (les mains))

- g. Hardly any members raised their hand(s).
(C'est tout juste si quelques participants levèrent la main (les mains))

Hardly a member raised his hand(s).
(C'est tout juste si un participant leva la main (les mains))

- h. No members raised their hand(s).
(Aucun des participants ne leva la main (les mains))

No member (no a member) raised his hand(s).
(Aucun participant ne leva la main (les mains))

- i. She held a gun in both hands.
(Elle tenait un revolver à deux mains)

She held a gun in either hand (26).
(Elle tenait un revolver dans chaque main)

2.12. Autres catégories et processus

D'autres catégories notionnelles et processus cognitifs apparaissent encore dans le langage. Nous nous contenterons d'en présenter brièvement ici deux exemples supplémentaires :

Les propriétés de division d'une scène : Un élément lexical peut posséder des "propriétés de division d'une scène", c'est-à-dire un fractionnement de son référent en parties et en participants. Par exemple, le référent du verbe anglais *serve* (servir) se fractionne en : une activité, un objet qui est servi, et une dyade sociale comprenant deux rôles, celui d'hôte et celui d'invité, cette dyade constituant le type particulier d'"actance" (*impersonation*) du verbe (Talmy 1985a) — comme on le voit en (48a). Mais les formes grammaticales possèdent aussi des propriétés de division d'une scène. Ainsi, un complexe comprenant : sujet plus objet réflexif, spécifie un rôle tenu par une seule personne. Quand une telle forme grammaticale apparaît avec un verbe dyadique comme *serve*, il déclenche une opération de "formation d'une monade" : le référent du verbe glisse vers un procès à actant monadique, comme en (48b). Après une telle transformation, le référent de ce verbe est équivalent à celui d'une expression intrinsèquement monadique, comme celle de (48c) (27) :

- (48) a. The host served me some dessert from the kitchen.
(Mon hôte m'a servi du dessert qu'il m'a rapporté de la cuisine)
- b. I served myself some dessert from the kitchen.
(Je suis allé me servir moi-même du dessert à la cuisine)
- c. I went and got some dessert from the kitchen.
(Je suis allé prendre du dessert à la cuisine)

Les attributs associés : Des expressions lexicales telles que *apartment* (appartement) et *hotel room* (chambre d'hôtel), outre leurs dénnotations de base, peuvent

avoir des “attributs associés” — respectivement ici ceux de 'résidence permanente' et de 'logement temporaire'. Ces attributs peuvent se mailler ou entrer en conflit avec les spécifications d'un autre élément de la même phrase. Les deux syntagmes nominaux ci-dessus vont voir leurs attributs respectivement se mailler et entrer en conflit, par exemple, avec l'adverbe directionnel de classe fermée *home*, qui spécifie une résidence permanente. En cas de conflit, comme en (49b), un processus cognitif agit sur l'élément lexical de manière à laisser intactes ses caractéristiques essentielles tout en remplaçant ses attributs associés par les spécifications de l'élément de classe fermée :

- (49) a. He drove home to his apartment.
(Il est rentré en voiture à son appartement)
- b. He drove home to his hotel room.
(Il est rentré en voiture à sa chambre d'hôtel)

2.13. L'emboîtement : une interaction entre catégories

On peut considérer qu'il existe un certain nombre de “méta-propriétés” régissant le comportement des catégories de notions grammaticales, d'une manière générale et dans leurs relations les unes aux autres. L'une de celles-ci, la capacité d'emboîtement, déjà mentionnée à la section 2.5, peut être maintenant présentée ici. Les opérations et glissements décrits dans la section 2 ne s'opèrent pas nécessairement seuls. Le résultat de l'un peut servir de point de départ à un autre, et ainsi se créent différents niveaux hiérarchiques d'enchâssement. Bien qu'il existe divers exemples intéressants de ce phénomène concernant différents types de substances et d'actions, nous passerons directement en (50) à l'illustration d'un des cas les plus développés :

- (50) a. The beacon flashed (as I glanced over).
(Le phare lança un éclair (au moment où je le regardais))

- b. The beacon kept flashing.
(Le phare lançait continuellement des éclairs)
- c. The beacon flashed 5 times in a row.
(Le phare lança cinq éclairs de suite)
- d. The beacon kept flashing 5 times at a stretch.
(Le phare lançait continuellement des éclairs par série de 5)
- e. The beacon flashed 5 times at a stretch for 3 hours.
(Le phare lança des séries de cinq éclairs pendant 3 heures)

En (50a), la partie lexicale du verbe *flash* (lancer un éclair) est produite avec sa spécification structurelle de base, en tant qu'événement uniplexe de cycle complet et de durée ponctuelle. Puis il subit une opération de multiplexation, pour aboutir à la multiplicité non délimitée de (50b). Il se trouve ensuite délimité en (50c). Cette multiplicité délimitée subit alors une opération de réduction et se schématise en une nouvelle quantité uniplexe ponctuelle, qui est à son tour multiplexée, ce qui donne (50d). Enfin cette nouvelle multiplicité non délimitée se trouve à nouveau délimitée en (50e). L'emboîtement des spécifications structurelles, à ce dernier stade, peut être représenté par le schéma (51) :

(51) [(''''') — ('''').....('''') — ('''')]

L'exemple spatial donné en (52) est tout à fait analogue à cet emboîtement temporel, mise à part l'absence de numéraux spécifiques :

- (52) a. A duck landed on the pond.
(Un canard se posa sur l'étang)
- b. Ducks landed on the pond.
(Des canards se posèrent sur l'étang)

- c. A flock of ducks landed on the pond.
(Un vol de canards se posa sur l'étang)
- d. Flocks of ducks landed on the pond.
(Des vols de canards se posèrent sur l'étang)
- e. A group of flocks of ducks landed on the pond.
(Un groupe de vols de canards se posa sur l'étang)

2.14. Quatre systèmes imageants

La plupart des catégories de notions spécifiées par la grammaire que nous avons présentées ci-dessus, ainsi que celles que nous n'avons pas examinées ici, se regroupent en quatre systèmes conceptuels plus vastes, qui peuvent être appréhendés comme étant les principaux “systèmes imageants” du langage. Ce sont de vastes complexes qui organisent dans la langue la structuration du matériau conceptuel et la “manière de voir” celui-ci. Les quatre systèmes esquissés ici (mais il en existe d'autres), sont relativement indépendants les uns des autres du point de vue du contenu, chacun d'entre eux ajoutant au contenu des autres un paramètre conceptuel distinct, mais leurs apports peuvent être coordonnés et liés entre eux, parfois grâce à des formes grammaticales spécifiques.

Le premier système imageant est la “schématisation structurelle”. Il comprend toutes les formes de délimitation conceptuelle que l'on peut attribuer à une quantité, ou au schéma par lequel deux quantités ou plus sont reliées entre elles, que ce soit dans l'espace ou dans le temps, ou dans une autre dimension conceptuelle. Certaines des catégories de notions présentées plus haut font partie de ce système. Outre “dimension”, toutes les catégories relevant de la disposition d'une quantité et de ses généralisations en relèvent, en particulier la catégorie plexité, état de délimitation, état de divisibilité, degré d'extension, schéma de distribution et axialité. Relèvent également de ce système la catégorie de propriétés de division d'une scène et celle de partition de l'espace et du temps spécifiée par des déictiques tels que *this* et *that*, décrite à la section 1. Un autre élément essentiel de ce

système imageant est la schématisation “géométrique” de l'espace ou du temps, qui comprend le type quasi-topologique, type en particulier spécifié par les systèmes d'adposition que possèdent les langues. Ce thème n'a été qu'effleuré ici, dans la section 1, à propos de la préposition anglaise *through*, mais il s'agit là d'un vaste domaine, qui a été développé dans des ouvrages comme ceux de Bennett (1975), Gruber (1965), Jackendoff (1977), Langacker (1968a), Talmy (1975, 1982, 1983), Herskovits (1986).

Le second système imageant est le “déploiement de perspective”. Si l'on considère une scène structurellement schématisée, le système relève de la manière dont l'on situe son “regard mental” pour observer cette scène, ce qui comprend l'emplacement de l'observateur, son éloignement et le schéma de mouvement qu'implique ce choix de point de vue conceptuel. Parmi les catégories passées en revue ici, celle de mise en perspective, avec ses options d'état stable et de point de vue mobile, appartient à ce système. La catégorie de degré d'extension, lorsque ses alternatives sont interprétées comme “adoptant une perspective éloignée vs une perspective rapprochée”, s'y rattache également.

Le troisième système imageant est la “répartition de l'attention”. Etant donné une scène schématisée et un point de vue à partir duquel on la considère, ce système porte sur la distribution de l'attention, qu'il est possible de diriger de manière différenciée sur divers aspects de la scène. Les catégories concernées, parmi celles citées plus haut, sont le niveau de synthèse et le niveau d'exemplarité, ainsi que la composante de la catégorie de mise en perspective qui oppose champ d'attention global vs local. Par ailleurs, une autre catégorie essentielle, non étudiée dans cet article, inclut les distinctions obligatoires “figure / fond” que le langage impose à un référent scénique. A l'intérieur d'une scène, le statut de “figure” est affecté à un élément qui a la primauté de l'attention, et celui de “fond” à un autre élément, cet élément à l'arrière-plan de l'attention ayant pour fonction de servir d'objet de référence pour localiser la figure (Talmy 1978b, 1978c, 1983). On trouve également dans ce système imageant des concepts discursifs exprimés par la grammaire tels que focus, topique, commentaire, donné ou nouveau.

Le quatrième système imageant, non traité dans cet article, est représenté par la “dynamique des forces” qui, dans une scène structurée, implique les forces que les divers éléments de la scène exercent les uns sur les autres. On trouve dans ce système les notions de force exercée par une quantité sur une autre, ainsi que des notions de résistance à cette force, le fait de surmonter cette résistance, les blocages qui empêchent cette force de s'exercer et l'élimination de ces blocages. Le système de dynamique des forces inclut les concepts linguistiques traditionnels de la “causation”, mais il s'agit d'une généralisation de ces concepts (Talmy 1976, 1985b).

3. Relations avec d'autres domaines cognitifs

La structuration spécifiée par la grammaire semble correspondre, dans certaines de ses fonctions et de ses caractéristiques, à la structuration d'autres domaines cognitifs tels que la perception visuelle, qui fait ci-dessous l'objet d'une comparaison, ou les domaines de l'inférence et de la mémoire. En particulier, la principale fonction structurante commune aux divers domaines cognitifs et qui jette un pont entre eux, est probablement celle qui fournit la *cohérence* conceptuelle. Cette fonction agit comme outil d'intégration et d'unification d'un ensemble de matériaux conceptuels qui seraient sans cela disparates. Dans la langue et également, comme nous allons le suggérer, dans la vision, cette fonction fondamentale possède trois formes globales de réalisation : la cohérence au sein d'un inventaire conceptuel, la cohérence au sein d'une scène et la cohérence à travers le temps.

Parmi l'inventaire des notions disponibles pour s'exprimer dans une langue, si les spécifications grammaticales apportent de la cohérence, c'est principalement en introduisant une *classification* dans la profusion des matériaux conçus et perçus. Elles regroupent différentes parties de ce matériau dans des subdivisions distinctes les unes des autres. Par cette opération, tout élément actualisé dans la cognition se trouve associé à ses “camarades de subdivision” implicites. On illustrera ce fait par les quelque vingt ou plus prépositions de l'anglais ayant trait au mouvement, telles que *through* et *into*, qui subdivisent ensemble

tout le domaine conceptuel des 'parcours considérés dans leur relation avec des points de repère'. Ce domaine recouvre une gamme de cas aussi vaste que variée, mais tout "parcours" particulier recoupe généralement le champ d'application d'une préposition ou d'une autre, se trouvant ainsi regroupé avec d'autres "parcours". Dans une certaine mesure, de semblables associations peuvent être considérées comme arbitraires ou idiosyncrasiques. Ainsi, comme nous l'avons vu plus haut, on trouve, regroupés en classe par *through*, des cas aussi différents qu'un trajet rectiligne traçant une partition dans l'eau (*walking through water* : marcher à travers l'eau), et un trajet en zigzag évitant les obstacles (*walking through woods* : marcher à travers bois). Une question se pose alors : pourquoi de telles distinctions sont-elles effacées par le système grammatical, alors qu'elles sont respectées par le système lexical et les autres systèmes cognitifs ? Pourquoi les unités grammaticales — comme par exemple les prépositions citées — n'appartiendraient-elles pas à une classe large et ouverte marquant à l'infini un grand nombre de distinctions ? On peut supposer que la fonction cognitive d'une telle classification consiste à unifier le matériau à sens plein (*contentful material*) en le coulant dans un système conceptuel unique afin de le rendre maniable — c'est-à-dire susceptible d'être transmis, stocké, et traité — et qu'en son absence, le contenu lexical demeurerait à l'état de conglomérat inexploitable.

Dans l'Introduction, nous avons déjà souligné que la fonction de la structuration grammaticale consiste à donner de la cohérence à une scène conceptualisée. Nous avons posé que les éléments grammaticaux d'une phrase quelconque spécifient, grâce à leur association, la structure de la représentation cognitive évoquée par cette phrase. Leurs spécifications jouent le rôle d'un échafaudage ou d'un cadre dans lequel peut s'épanouir ou se déployer l'ensemble du matériau de sens plein. On peut avancer qu'une semblable structuration est nécessaire pour traiter une profusion disparate de matériau à sens plein : elle doit l'amener à un degré de cohérence suffisamment perceptible pour qu'il soit conceptualisé d'un seul tenant, comme une Gestalt. Sans cette structuration, non seulement l'inventaire de concepts disponibles pour s'exprimer dans une langue devient

moins cohérent, mais toute juxtaposition de semblables concepts, côte à côte dans une phrase, tendrait à n'être qu'une collection d'éléments, plutôt qu'un assemblage d'éléments propre à véhiculer une idée suivie ou un complexe de pensées.

Dans le déroulement du discours, un grand nombre de notions sont formulées en succession rapide, ce qui introduit le risque potentiel d'une suite non connectée d'éléments idéationnels. Mais la structuration spécifiée par la grammaire joue un rôle primordial dans la mise en cohérence conceptuelle à travers le temps, qui est requise ici. Grâce à cette structuration, une continuité cognitive est maintenue dans ce flux, et une Gestalt cohérente se construit dans le temps. Une langue peut disposer d'un grand nombre d'éléments de classe fermée qui participent à cette fonction, par exemple des formes de l'anglais telles que “*yes, but*”, *moreover, nevertheless, besides, instead, also* (“oui, mais”, de plus, néanmoins, d'ailleurs, plutôt, aussi). De telles formes régissent les processus illocutoires, spécifient la “texture logique” du discours et balisent son cadre rhétorique. Par conséquent, ces formes grammaticales établissent une structure qui s'étend sur toute une période temporelle, et fournissent ainsi, au milieu d'aspects plus passagers du contenu, un niveau conceptuel constant dans la durée.

Les trois formes globales de structuration spécifiée par la grammaire citées précédemment s'appliquent à toute langue prise individuellement, mais, comme nous l'avons vu dans l'Introduction, on doit également distinguer une quatrième forme, qui est valable pour le langage en général. Bien que chaque langue possède un ensemble de spécifications grammaticales qui lui est dans une certaine mesure spécifique, un grand nombre de points communs se retrouvent à travers les langues, de sorte qu'on peut affirmer que chacun de ces ensembles est tiré d'un inventaire de concepts inné, qui permet cette fonction structurante dans le langage.

Pourtant, une propriété qualifiante de cet inventaire peut être mise en avant. En observant les langues dans leur ensemble, on constate que les concepts spécifiés par la grammaire s'échelonnent dans une gamme qui va de concepts extrêmement répandus (peut-être universels) et d'application très large dans chaque langue, à des concepts qui

n'apparaissent que dans quelques rares langues et avec une application minimale. Ainsi, l'inventaire inné de notions structurantes dont il est question ici semble présenter une *graduation* dans sa pertinence à l'égard de la faculté langagière (cf. le tableau donnant la liste des notions grammaticales présenté dans Talmy (1985a, 126 sqq.)). Par exemple, les notions 'entité' et 'événement', exprimées par les catégories grammaticales du "nom" et du "verbe", ont une application très générale et une distribution probablement universelle; la catégorie notionnelle de "nombre" semble se situer à mi-chemin de ce classement, tandis que des notions telles que 'le matin' ou 'le soir' ne s'expriment par une flexion du verbe que dans quelques rares langues.

Notamment, la catégorie notionnelle d'"affect", en comparaison avec la structuration de type spatio-temporel, se situe assez bas dans l'échelle des concepts utilisables par une langue pour effectuer sa structuration, et ceci est un fait notable, étant donné son importance dans d'autres domaines cognitifs (cf. les autres différences entre domaines notées ci-dessous). La catégorie affect est certes représentée, de manière sporadique : par exemple l'"affection" est exprimée par des affixes diminutifs, le 'mépris' par des péjoratifs, la 'préoccupation' par une conjonction comme *lest* (de peur que) et le 'dommage subi' par la construction "adversive" (comme dans l'anglais : *My flowers all died on me* : mes fleurs **me** sont toutes mortes). Mais apparemment aucune langue ne dispose d'un système de formes de classe fermée qui marquerait des distinctions affectives majeures comme le fait, par exemple, le système modal de l'anglais pour spécifier des distinctions dans l'opposition à une force (Talmy 1985b). On peut pourtant imaginer facilement un tel système d'affect. Imaginons un père ou une mère s'adressant à un enfant proche d'une fenêtre ouverte. Les systèmes grammaticaux permettent immédiatement aux parents de se référer à la structure spatiale dans ce complexe situationnel — *Get away from the window!* (Eloigne-toi de la fenêtre!), laissant la composante affective dans l'implicite. Mais il n'existe pas de forme de classe fermée comparable à un modal, forme qu'on pourrait représenter par "FEAR" (CRAINS) dans — *FEAR the window!* (CRAINS la fenêtre!), et qui permettrait aux parents de se référer à

la composante affective du complexe en laissant la composante spatiale dans le domaine de l'implicite. De manière comparable, il est probable qu'un père ou une mère, s'adressant à un enfant situé à proximité d'un mur fraîchement peint et risquant de l'endommager, exprimerait à nouveau la structure spatiale — *Get away from the wall!* (éloigne-toi du mur!) — l'affect étant implicite. Comme il n'existe pas de forme affective de classe fermée pour dire “sois gentil avec”, nous pourrions la représenter par le mot “FAVOR” (RESPECTE), que les parents sont censés prononcer à la place : — *FAVOR the wall!* (respecte le mur!) — laissant ainsi la composante spatiale dans l'implicite.

Il est maintenant possible d'établir des parallèles entre le système de structuration à l'œuvre dans le langage et celui opérant dans la perception visuelle (cf. Jackendoff, 1987) (28). La fonction principale de la structuration, qui consiste à assurer la cohérence, semble être commune aux deux domaines cognitifs, et les trois formes globales de cette cohérence, que nous venons de signaler pour le langage, correspondent à des formes comparables dans le fonctionnement de la vision.

Tout d'abord, selon la proposition de la psychologie cognitive, la perception de tout objet donné est médiatisée par son association avec des objets connexes dans un schéma correspondant à ce type d'objet, et l'ensemble de ces schémas constitue un système de classification (Neisser 1967). Ce fonctionnement de la perception visuelle est donc parallèle à la fonction classificatoire de la structure linguistique dans l'inventaire conceptuel d'une langue.

En second lieu, il existe un parallèle entre la cohérence linguistique au sein d'une scène *référée* et la cohérence visuelle au sein d'une scène *perçue*. La somme désordonnée des impressions optiques enregistrées globalement à un moment quelconque à partir d'une scène visuelle tire sa cohérence de la perception des traits structurels qui la parcourent. Si l'on regarde, par exemple, l'intérieur d'un restaurant à partir d'un coin de la pièce, on ne voit pas simplement un barbouillage de taches de couleurs et de courbes : on perçoit plutôt un tout structuré incluant la forme générale de la pièce, l'agencement spatial des tables et des gens, ainsi que chacune des tables et des personnes qui les occupent. Voir quelqu'un

dans une position donnée implique que l'on perçoit une organisation structurelle dans la silhouette humaine, comme le décrit Marr (1982) dans son traitement du “modèle 3-D” de la perception visuelle. Les enfants représentent des scènes avec de simples lignes, et schématisent les êtres humains, les animaux et les objets avec des figures formées de bâtons (Kellogg 1970) : cela démontre la précocité de notre aptitude à abstraire une structure d'une scène visuelle, on d'une partie de cette scène.

Troisièmement, le maintien de la cohérence à travers le temps fait à nouveau apparaître un parallélisme entre le discours d'une part, et la perception visuelle d'autre part. Si, dans notre restaurant, l'observateur traverse à présent la pièce, les modifications dans les stimuli visuels et dans la perception de la structure s'insèrent dans des schémas, qui suscitent la perception d'une continuité cohérente de parcours et de vision, continuité qui se manifeste au sein d'une “constante de structure scénique” couvrant l'ensemble du processus.

On peut raisonnablement considérer que, outre ces parallèles entre langage et vision qui concernent la structuration globale, un certain nombre de procédés structurants particuliers se retrouvent dans les deux domaines. Peut-être la plupart des catégories conceptuelles spécifiées par la grammaire qu'on a mentionnées dans cet article — par exemple, l'état de délimitation et le niveau d'exemplarité — correspondent-elles à des facteurs de structuration de la perception visuelle. De plus, parmi les vastes systèmes linguistiques d'organisation conceptuelle (les “systèmes imageants” traités dans la section 2.14) les trois premiers semblent eux aussi correspondre aux grands systèmes d'organisation visuelle.

On peut opérer encore d'autres rapprochements entre les propriétés de la structuration du langage et celles de la vision. Le caractère quasi-topologique des spécifications grammaticales a peut-être quelque parallélisme avec le caractère des contours perçus dans une scène visuelle, ou la structure interne d'une figure, ou le plan d'un chemin à parcourir en franchissant des obstacles. De telles perceptions de structures semblent à certains égards faire abstraction des précisions euclidiennes concernant la magnitude, la forme

exacte ou le degré d'un angle, et impliquer plutôt des relations spatiales qualitatives ou approximatives. Autre point commun entre les deux domaines : la capacité des spécifications grammaticales à s'emboîter les unes dans les autres et à constituer une structuration enchâssée, qui semble correspondre à la structuration enchâssée d'une scène visuelle. La scène du restaurant a été décrite ci-dessus comme une forme générale, qui enchâssait un schéma d'organisation spatiale, lui-même constitué d'objets individualisés. L'analyse faite par Marr (1982) d'un objet tel que la forme humaine poursuit cette description enchâssée : les structurations du corps qui sont perçues vont de la silhouette globale à la structure en bâton des membres, pour arriver enfin à l'articulation entre ces composantes.

Nous avons indiqué ci-dessus un ensemble de rapprochements que l'on peut opérer entre langage et vision. Il existe cependant un fait significatif : chacun de ces deux domaines cognitifs est pourvu de grands procédés structurants qui ne jouent aucun ou presque aucun rôle dans l'autre domaine. Ainsi, dans la perception visuelle, trois des principaux paramètres qui structurent une scène (ou ses éléments) sont la symétrie bilatérale (avec mouvement ou statique), la rotation, et la dilatation (expansion ou contraction) (Gibson 1966, Palmer 1983); si la couleur peut être traitée comme une donnée structurelle, elle constitue un quatrième paramètre. Dans le langage, en revanche, la spécification grammaticale de la symétrie est minime, peut-être même limitée à la notion de 'réciprocité'. L'indication de la rotation en classe fermée est limitée en anglais aux prépositions et particules verbales *around* et *over*, et n'est guère plus développée dans les autres langues. La dilatation s'exprime en anglais par les particules verbales *in* et *out* lorsqu'on se réfère à un mouvement radial (*spread out / shrink in*) (s'épandre / se contracter), et là encore ces notions ne sont guère plus élaborées dans les autres langues. Quant à la couleur, bien sûr, elle était l'exemple choisi au début de cet article, pour illustrer une catégorie conceptuelle *non* spécifiée par la grammaire.

A l'inverse, il existe plusieurs catégories majeures dans le langage, qui ont apparemment une fonction structurelle mineure dans la perception visuelle. On peut citer

des exemples tels que le “statut de réalité”, tel qu’il est exprimé, par exemple, par la flexion du mode du verbe, le “statut de connaissance” exprimé par des modalités épistémiques, et la “comparaison d’alternatives” exprimée par une catégorie de particules parmi lesquelles figurent *instead*, *only* et *also* (plutôt, seulement, aussi). D’autres exemples possibles seraient la “localisation temporelle relative”, exprimée par les marques de temps, le “degré” exprimé par la flexion adjectivale et les adverbes modifieurs (par exemple l’anglais *-er*, *-est*, *almost*, *too*), et la “dynamique des forces” exprimée par des modaux (Talmy 1985b).

Bien que la perception visuelle ne partage pas ces catégories conceptuelles structurantes avec le langage, d’autres domaines cognitifs y participent peut-être. Ainsi, la catégorie de classe fermée “statut de connaissance”, qui distingue des notions telles que ‘connu comme un fait’, ‘inféré’, ‘déduit’, et ‘considéré comme probable’ est probablement reliée à une série de paramètres de base de notre faculté de raisonnement. Il est également significatif que certaines catégories conceptuelles d’une langue se structurent apparemment de la même manière que les modèles conceptuels appartenant à notre capacité de conceptualisation au sens large, en particulier nos modèles naïfs ou populaires (“modèles mentaux” — cf Gentner & Stevens 1982, Lakoff 1987) ou nos modèles des débuts de la science. Par exemple, Talmy (1985b) démontre que la manière dont la langue structure ses concepts de causalité et d’interactions entre forces se rapproche fortement de la structuration conceptuelle de la physique naïve et de la physique médiévale (cf. di Sessa 1986), tandis que ces trois formes diffèrent conceptuellement dans la même mesure de la physique moderne.

En généralisant à partir de toutes ces observations, on peut supposer qu’il existe dans la structure conceptuelle un noyau fondamental, commun aux divers domaines cognitifs — noyau qui livre la quintessence de la structure conceptuelle de la cognition humaine — mais que chacun de ces domaines possède ses propres caractéristiques de structuration, ainsi peut-être que ses propres fonctions de structuration, qui ne sont pas partagées par les

autres. Déterminer le caractère global et le caractère spécifique de la structure conceptuelle est l'objet de la recherche présentée dans cette étude, recherche qui nécessite un effort de coopération entre les diverses disciplines cognitives.

Traduction : Jeanne-Marie Barberis,
Françoise Madray-Lesigne

NOTES

(1) Cet article est une version légèrement révisée et entièrement réécrite de Talmy (1978a). Depuis 1978, la quantité de matériaux complémentaires accumulés sur ce sujet, tant dans le domaine descriptif que théorique, s'est considérablement accrue. Cette version intègre une partie de ces nouveaux matériaux, ainsi qu'une mise à jour bibliographique, mais le reste a été réservé pour paraître plus tard dans un article entièrement nouveau.

(2) On a ici utilisé le mot "évoque" parce que la relation n'est pas directe. La RC est une émergence constituée de divers processus cognitifs, qui émanent des significations référentielles des éléments de la phrase, de la compréhension de la situation actuelle, de connaissances générales, etc.

Notre expression "représentation cognitive" a la même signification que "scène" chez Fillmore (1975) mais a été choisie de préférence à ce terme plus spécifiquement visuel. Le complexe linguistique évoqué peut inclure pour une grande part d'autres modalités sensorielles (en particulier proprioceptives, kinesthésiques et auditives), ainsi que des aspects conceptuels abstraits. La notion de "modèle cognitif idéalisé" de Lakoff (1987) ("idealized cognitive model" ou ICM), apparue plus récemment, désigne une entité mentale comparable.

(3) Les éléments grammaticaux, pour leur part, sont en général plus purs dans leur indication de la structure. Ils peuvent exprimer aussi des concepts plus pleins, mais rarement. On en a un exemple avec l'anglais *upon*, utilisé dans *We marched, rode, sailed, rushed upon them* (par ex. *the enemy*) (Nous avons marché, chevauché, fait voile, nous nous sommes précipités sur eux (les ennemis)), où *upon* incorpore la notion d' 'attaque', et équivaut semble-t-il à la paraphrase 'into attack upon' (à l'attaque de).

(4) Plus récemment, cette perspective plus vaste a fait l'objet de recherches à différents points de vue. On citera les travaux de : Jackendoff (1983), Bybee (1985), Slobin (1985), Morrow (1986), et Langacker (1987).

(5) Nous n'avons pas inclus dans cette liste les adverbes réguliers, qui sont dérivés semble-t-il dans toutes les langues des trois classes ouvertes qui viennent d'être mentionnées, et ne constituent pas par eux-mêmes une classe ouverte de racines spécifiquement adverbiales. On pourrait inclure comme type de classe ouverte les systèmes d'idéophones, ou "formes expressives" que l'on rencontre par exemple dans un certain nombre de langues asiatiques ou africaines. On pourrait également inclure, à un niveau supérieur à celui des éléments de base, les "complexes lexicaux" (locutions) tels que l'anglais *kick the bucket* (casser sa pipe) ou *have it in for* (avoir une dent contre).

(6) De manière plus précise, plutôt qu'une dichotomie entre un type de classe ouverte et un type de classe fermée, il semble qu'on ait affaire à une gradation. Une classe peut aller d'un petit nombre de membres, comme celle de la flexion du nombre en anglais, à une très grande quantité, comme celle des racines des noms en anglais; de la même manière, les propriétés de la classe peuvent s'échelonner de celle qui est la plus grammaticale à celle qui est la plus lexicale. Il existe quelques classes de taille moyenne : par exemple les classificateurs individuels du chinois — on en compte plusieurs vingtaines — ou les quelque trois douzaines de préfixes instrumentaux du verbe polysynthétique de l'Atsugewi (Talmy 1972, 1985a), classes qui semblent posséder des propriétés de caractère partiellement grammatical et partiellement lexical.

(7) On peut par exemple observer l'effet produit sur la représentation cognitive de quelqu'un, d'abord par la phrase *I looked at the dog*, puis par la phrase *I looked at the dogs* (j'ai regardé le chien / les chiens). L'ajout de l'élément grammatical *-s* a un effet considérable sur le remodelage de l'organisation de la scène — pour exprimer cela en termes de vision — devant le regard mental.

(8) Par exemple, les éléments augmentatifs et diminutifs, dans la mesure où ils se réfèrent à la taille réelle, semblent spécifier une taille légèrement supérieure ou inférieure, relativement à la norme de l'objet concerné. Et les éléments de classe fermée spécifiant la distance — comme *just* ou *way* dans *just / way up there* (juste là au-dessus / très loin là-haut) — spécifient des notions de 'proximité' ou d' 'éloignement' qui sont relatives à la situation du référent.

(9) Les propriétés de la forme de topologie spécifiquement linguistique doivent être précisées. Considérons dans ce domaine la préposition anglaise *in*, dont un des emplois les plus fréquents consiste à spécifier un plan incurvé de manière à délimiter un volume dans l'espace. Le référent de ce morphème est neutre quant à la magnitude, comme dans la topologie mathématique : *in the thimble / volcano* (dans le dé à coudre / volcan); il est également neutre quant à la forme : *in the well / trench* (dans le puits / la tranchée). Mais de plus, son référent est **neutre quant à la fermeture**, indifférent au fait que le plan incurvé conserve une ouverture ou est entièrement fermé : *in the bowl / ball* (dans le bol / la boule). Il est également **neutre quant à la discontinuité**, c'est à dire indifférent au fait que le plan incurvé est massif ou présente des trous : *in the bell / jar / birdcage* (dans la cloche / le bocal / la cage). Ces deux dernières propriétés constituent sans doute une partie du système topologique de la langue, alors qu'elles sont totalement exclues de la topologie mathématique.

(10) Dans de nombreux cas, une langue ne favorise qu'une direction de ce type, possédant de nombreuses réalisations lexicales pour exprimer la notion A, et seulement des moyens grammaticaux pour accéder à la notion B, mais ayant pour les opérations en sens inverse peu de lexicalisations et des formes

grammaticales complexes. La typologie des langues diffère en fonction de la direction à laquelle elles donnent la préférence. Cette question ne sera pas traitée ici, mais on la trouvera développée dans Talmy (1985a).

(11) Les glissements appartiennent en fait à un *ensemble* de “processus d'accordage” — comprenant les mélanges, les juxtapositions, le jonglage avec les schémas, et le blocage — processus susceptibles d'être déclenchés par l'association d'une forme grammaticale et d'une forme lexicale ayant des spécifications structurelles incompatibles. Dans les procédés sans glissement, la spécification grammaticale ne prévaut pas sur la spécification lexicale, mais joue un rôle aussi important que le sien. Parmi tous ces processus, cet article s'intéresse essentiellement au glissement, mais d'autres processus sont étudiés dans Talmy (1977).

(12) Outre l'espace et le temps, le langage représente encore d'autres dimensions conceptuelles relevant également de cette catégorie. Pour prendre un exemple, rappelons que *this* et *that* (étudiés dans la première partie) spécifient une partition dans l'espace — ou tout aussi bien dans le temps, et indiquent que l'entité à laquelle on se réfère est du même côté que le locuteur ou de l'autre côté de la ligne de partition. Observons à présent les pronoms anglais *you* et *they*, dans leur usage indéfini (proche de l'allemand *man* ou du français *on*). Ils spécifient également une partition, mais tracée ici à travers “l'espace d'identification”, entendu comme une nouvelle dimension conceptuelle. Ils indiquent respectivement que l'individu moyen est ou non identifié avec le locuteur à travers un trait significatif, c'est-à-dire qu'il se situe du même côté ou de l'autre côté que le locuteur, par rapport à la partition identificatrice. Ainsi, un fumeur faisant le tour d'un quartier inconnu peut s'informer auprès d'un passant sur les lieux où l'on achète des cigarettes en utilisant *you*, mais s'il veut parler des lieux où l'on vend des cigarettes, il utilisera *they* :

- (i) Where can you buy cigarettes around here ?
(Où peut-on acheter des cigarettes par ici ?)

Where do they sell cigarettes around here ?
(Où vend-t-on des cigarettes par ici ?)

En revanche, quelqu'un qui cherche un emplacement pour ouvrir un bureau de tabac, interrogeant un conseiller en entreprise du quartier à propos des achats et des ventes, ferait remplir à *you* et *they* des fonctions inverses :

- (ii) Where can you sell cigarettes around here ?
(Où peut-on vendre des cigarettes par ici ?)

Where do they buy cigarettes around here ?
(Où les gens achètent-ils leurs cigarettes par ici ?)

(13) Il est vrai qu'on a les termes traditionnels “sémelfactif” et “itératif”, qui se réfèrent respectivement à une ou plusieurs instanciations d'un événement. Mais il n'existe pas réellement d'équivalent global à la notion de nombre : “aspect” contient beaucoup trop de spécifications autres que le nombre, et qui concernent la structure temporelle de l'action. Et, de toute manière, il n'existe aucun terme traditionnel qui se réfère à la fois aux deux dimensions.

(14) En fait, le mécanisme auquel on a recours dans nombre de cas semblables, y compris celui de *tear*, est l'utilisation du pluriel, comme dans :

(i) Tears flowed through that channel in Hades.

(C'est par ce canal que coulaient les larmes dans l'Hadès)

Il semble y avoir là une série d'opérations cognitives pour passer d'une quantité délimitée à une quantité non délimitée. Sans doute que la quantité délimitée est tout d'abord traitée comme entité uniplexe; elle est alors multiplexée, les entités résultantes sont alors conçues comme juxtaposées dans l'espace, et en dernier lieu leurs limites s'effacent, ce qui crée un continuum non délimité.

(15) Cette catégorie peut prêter à confusion avec la précédente. Cette confusion est entretenue ici par la gamme de significations courantes du mot *continu*, qui couvre aussi bien le 'caractère non délimité' que 'l'absence de divisions internes'. Cependant, ces deux catégories peuvent varier indépendamment l'une de l'autre. Ainsi, dans la section précédente, les exemples lexicaux qui ont été donnés pour le caractère non délimité, *water* et *sleep*, présentaient, concurremment, une continuité interne; mais la même démonstration du caractère non délimité aurait pu être réalisée à l'aide d'exemples intérieurement discrets comme *timber* (bois de coupe) et *breathe* (respirer).

En général, les formes non délimitées possèdent beaucoup de propriétés en commun, qu'elles soient continues ou discrètes. Ainsi, les noms massifs et les noms comptables au pluriel, les uns et les autres non délimités, partagent de nombreuses caractéristiques syntaxiques que ne partagent pas avec eux les noms comptables au singulier, par exemple :

(i) a / every — book / *ink / *books;

(un(e) / chaque — livre / encre / livres)

(ii) all / a lot of / more / some inaccentué / Ø générique — ink / books / *book;

(tout(s) / beaucoup de / quelques (un peu de) — encre / livres / livre)

Ø 'en augmentation progressive' (par exemple : *The machine consumed ink / books / *book for an hour* : La machine a consommé de l'encre / des livres / du livre pendant une heure)

(16) Pour schématiser une action sur l'axe temporel, qui est unidimensionnel, une adaptation des diagrammes à deux dimensions A', B', A et B serait nécessaire — et on peut facilement le visualiser.

(17) Pour plusieurs de ces intersections, il faut observer qu'on dispose de termes traditionnels pour désigner les types lexicaux correspondants. Ainsi, les formes nominales des types a, A ou A', et B' ont été appelés respectivement noms comptables, noms collectifs et noms massifs. Et les formes verbales des types a et B' ont été appelées respectivement verbes ponctuels et verbes duratifs. La matrice présentée ici complète, systématise et généralise les notions traditionnelles.

(18) Cette catégorie peut être considérée comme une généralisation de la catégorie précédente de "état de délimitation" par inclusion de la notion d'"uniplexité". Elle peut à son tour être généralisée — devenant ainsi une catégorie "schéma d'extension" — par l'inclusion supplémentaire de notions telles que : quantité délimitée à une extrémité et non délimitée à l'autre (voir Talmy 1983).

(19) Il est clair que cette catégorie se combine aux cinq précédentes pour former un même système de

notions, système qu'on peut voir comme une expansion ou une généralisation de la "disposition d'une quantité".

(20). Notre principal objectif consiste ici à observer le glissement dans le type de distribution structurelle. Il n'est pas douteux que le glissement qui se produit dans le contenu permettra lui aussi de manifester son appartenance à un schéma plus vaste, mais ce point n'a pas encore fait l'objet d'un examen approfondi.

(21) La catégorie de l'axialité peut être considérée comme une extension de la catégorie précédente, le schéma de distribution. Les deux catégories portent sur la stabilité ou le changement à travers le temps, impliquant à la fois des relations spatiales (par exemple *fall* (tomber) pour le schéma de distribution, et *past the border* (au-delà de la frontière), pour l'axialité), et des états qualitatifs (par exemple (*die / flash* (mourir, lancer un éclair), *awake / asleep* (éveillé, endormi) pour la première et *sick / well* (malade, bien portant) pour la seconde). Mais alors que la catégorie précédente était centrée sur des états discrets, la présente catégorie représente la notion d'une quantité graduée, fonctionnant en relation avec un état discret. En raison de leur caractère structurel, ces deux catégories s'associent en un schéma avec toutes les catégories citées après la "dimension", et sont parties intégrantes d'un vaste système conceptuel unique de "schématisation structurelle" décrit plus bas à la section 2.14. Elles se distinguent donc des catégories décrites ensuite, qui relèvent de systèmes conceptuels différents.

(22) L'utilisation du perfect souligne ici une des principales fonctions des formes de parfait en général : leur capacité à indiquer l'équivalent, dans le temps, d'une matière située dans un espace fini, dont on voit un exemple en (i). C'est-à-dire qu'une phrase renfermant un perfect, comme (ii), suggère une paraphrase du type (iii), qui est homologue à (i) :

- (i) There were 5 aspirins on the table.
 (Il y avait cinq aspirines sur la table)
- (ii) I have taken 5 aspirins in the last hour.
 (J'ai pris cinq aspirines au cours de cette dernière heure)
- (iii) There were 5 aspirin-takings in the last hour.
 (Il y a eu cinq prises d'aspirine au cours de cette dernière heure).

(Cette interprétation se trouve renforcée, comme me l'a fait remarquer Peyton Todd, par le fait que le parfait semble toujours impliquer une étendue de temps délimitée aux deux extrémités).

(23). Ces trois notions — (a) identité d'une quantité, (b) extraction d'une partie de cette quantité et (c) configuration de cette partie peuvent toutes être respectivement représentées par trois NP distincts réunis en une construction telle que :

- (i) a clustering (c) of a set (b) of trees (a)
 (un bosquet (c) constitué d'un ensemble (b) d'arbres (a)).

Beaucoup d'éléments lexicaux cumulent la spécification de deux ou de la totalité de ces notions. Ainsi, le cumul de (c) et de (b) donne *cluster* 'une configuration en bouquet d'un ensemble' et *drop* (goutte) 'petite forme globuleuse appartenant à une certaine quantité (de liquide)'. Les trois notions coexistent dans une unité lexicale : *tear* (larme) 'goutte de fluide lachrymal' (Voir Talmy (1985a) pour une analyse globale de ce phénomène de cumul).

(24). Pour la forme plurielle *oysters*, la forme plurielle *siphons* est ambiguë en ce qui concerne le nombre de siphons par huître. Toutes les autres combinaisons indiquent sans ambiguïté le nombre de siphons par huître. Ainsi, la forme exemplaire est toujours non ambiguë en ce sens — c'est un de ses avantages sur la forme s'appliquant à la totalité. Le même fonctionnement se retrouve dans toute la liste.

(25). La différence entre *each* (chaque) et *every* (tous) qui se dégage de cette analyse peut maintenant être ajoutée aux autres différences déjà observées ailleurs (par exemple Vendler 1968). *Each* est la contrepartie exemplaire de l'expression totalisatrice *all the*, mais non de *all* sans *the*. Ainsi, **Each oyster has a siphon* ne peut fonctionner comme une assertion générique. *Every* n'est pas orienté aussi unilatéralement vers l'unicité, et son emploi le plus naturel en fait l'équivalent de *all* sans *the*.

(26) Une autre paire peut être ajoutée à cette liste si l'on rapproche deux formes complémentaires non appariées à l'origine, puisque appartenant à deux langues différentes. La forme anglaise *some* (quelque) comme dans *some friends of mine* (quelques-uns de mes amis) est une forme désignant un effectif complet qui nécessite le pluriel, et n'a pas de contrepartie de forme exemplaire au singulier. La forme italienne correspondante *qualche* comme dans *qualche amico mio* exige le singulier et n'a pas de correspondant pluriel.

(27) Bien que le complexe grammatical donné en (48b) définisse de manière décisive le nombre des actants comme monadique, on décèle une trace du type originel de division de la scène appartenant au verbe. La suggestion métaphorique d'une dyade reste mêlée à la RC, comme si 'host' et 'guest' étaient tous deux présents dans le "I", peut-être comme des sous-parties distinctes de la même personne. C'est pourquoi (48b) n'est pas l'équivalent sémantique parfait de (48c). Ce genre de mélange constitue, à côté du glissement, un autre des processus d'accordage entre spécifications incompatibles, mentionnés à la note 11.

(28) Il est évident que la faculté liée au langage dans le cerveau a évolué jusqu'à son organisation actuelle en présence d'autres domaines cognitifs déjà existants, parmi lesquels la vision : elle s'est sans nul doute développée en interaction avec leurs mécanismes de fonctionnement, en incorporant peut-être certains d'entre eux.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES¹

- BENNET, David C., 1975, *Spatial and Temporal Uses of English Prepositions. An Essay in Stratificational Semantics*. London: Longman.
- BOAS, Franz, 1938, «Language», *General Anthropology*, by F. Boas et alii coord., 124-145, Boston: Heath & Co.
- BYBEE, Joan, 1985, *Morphology : A study of the Relation between Meaning and Form*. Amsterdam: Benjamins.
- Di SESSA, Andrea, 1986, « Knowledge in Pieces ». *Constructivism in the Computer Age*, George Forman et Peter Pufal coord., Hillsdale, N.J.: Erlaum.
- DIXON, Robert, M.W., 1972. *The Dyirbal Language of North Queensland*. London: Cambridge University Press.
- FILLMORE, Charles J., 1975, « An alternative to Checklists Theories of Meaning ». *Proceedings of the First Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 123-131.
- GENTNER, Dedre & Albert, STEVENS, Albert L., coord., 1982, *Mental Models*, Hillsdale, N.J.: Erlaum.
- GIBSON, James J., 1966, *The Senses Considered as Perceptual Systems*, Boston: Houghton Mifflin.
- GRUBER, Jeffrey S., 1965, *Studies in Lexical Relations*. Thèse de doctorat, M.I.T., repris dans le recueil *Lexical Structures in Syntax and Semantics*, Amsterdam: North Holland, 1976.
- HERSKOVITS, Annette, 1986, *Language ans Spatial Cognition: An Interdisciplinary Study of the Prepositions in English*. Cambridge: Cambridge University Press.
- JACKENDOFF, Ray 1977, « Toward a Cognitively Viable Semantics », *Georgetown University Round Table on Language and Linguistics*, Clea Ramey coord., 59-80, Washington D.C.: Georgetown University Press.
- , 1983, *Semantics and Cognition*, Cambridge, Mass.: MIT Press.
- , 1987, *Consciousness and the Computational Mind*, Cambridge, Mass., Londres : MIT Press.
- JACKOBSON, Roman, 1971, «Boas' View of Grammatical Meaning», *Selected Writings of Roman Jakobson*, vol. 2, 489-496. The Hague: Mouton.
- KELLOGG, Rhoda, 1970, *Analyzing Children's Art*, Palo Alto: Mayfield.
- LAKOFF, George, 1987, *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*: Chicago/London: University of Chicago Press.
- LANGACKER, Ronald W., 1986a, «An introduction to Cognitive Grammar». *Cognitive Science*, 10.1.1-40.
- , 1987, *Foundations of Cognitive Grammar*, Vol. 1: *Theoretical Prerequisites*. Stanford, Calif.: Stanford University Press.

- MARR, David, 1982, *Vision*. San Francisco: Freeman & Co.
- MORROW, Daniel, 1986, «Grammatical Morphemes and Conceptual Structure in Discourse Processing», *Cognitive Science*, 10.4., 23-455.
- NEISSER, Ulric, 1967, *Cognitive Psychology*. New York: Meredith.
- PALMER, Stephen, 1983, «The Psychology of Perceptual Organization: A Transformational Approach», *Human and Machine Vision*, Jacob Beck, Barbara Hope et Azriel Rosenfeld coord., 269-339, New-York: Academic Press.
- SAPIR, Edward, 1921, *Language*, New York: Harcourt, Brace & Company.
- SLOBIN, Dan I., 1985, «Crosslinguistic Evidence for the Language-Making Capacity». *The Crosslinguistic Study of Language Acquisition*, vol. 2 (D.I. Slobin coord.), Hillsdale, NJ.: Erlbaum.
- SLOBIN, Dan & AYHAN A. Akau, 1982, «Tense, Aspect and Modality in the Use of the Turkish Evidential», *Tense-Aspect: Between Semantics and Pragmatics*, (P.J. Hopper coord.), 185-200, Amsterdam/Philadelphia: Benjamins.
- TALMY, Léonard, 1972, *Semantics Structures in English and Atsugewi*, Thèse de doctorat, University of California, Berkeley.
- , 1975, «Semantics and Syntax of Motion», *Syntax and Semantics*, vol. 4, John P. Kimball coord., 181-238, New York: Academic Press.
- , 1976, «Semantic Causative Types», *Syntax and Semantics*, vol. 4., Masayoshi Shibatani coord., 43-116, New York: Academic Press.
- , 1977, «Rubber-Sheet Cognition in Language», *Papers from the Thirteenth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, 612-628.
- , 1978 a, «The Relation of Grammar to Cognition - a Synopsis». *Proceedings of TINLAP - 2 (Theoretical Issues in Natural Language Processing)*, David Waltz coord., 14-24, New York: Association for Computing Machinery.
- , 1978 b, «Figure and Ground in Complex Sentences», *Universals of Human Language*, vol. 4: *Syntax*, Joseph H. Greenberg coord., 625-649, Stanford, Calif.: Stanford University Press.
- , 1978 c, «Relations between Subordination and Coordination», *Universals of Human Language*, vol. 4: *Syntax*, Joseph H. Greenberg coord., 487-513, Stanford, Calif.: Stanford University Press.
- , 1982, «Borrowing Semantic Space: Yiddish Verb Prefixes between Germanic and Slavic», *Proceedings of the Eighth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 231-250.
- , 1983, «How Language Structures Space», *Spatial Orientation: Theory, Research, and Application*, Herbert Pick et Linda Acredolo coord., 225-282, New-York: Plenum Press.
- , 1985 a, «Lexicalization Patterns: Semantic Structure in Lexical Forms», *Language Typology and Syntactic Description*, vol.3: Grammatical Categories and the Lexicon, Timothy Shopen coord., 57-149, Cambridge: Cambridge University Press.
- , 1985 b, «Force Dynamics in Language and Thought», *Papers from the Parasession on Causatives and Agentivity at the Twenty-First Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, 293-337.

ULTAN, Russell, 1978, «Some General Characteristics of Interrogative Systems», *Universals of Human Language*, vol. 4: *Syntax*, Joseph H. Greenberg coord., 211-248, Stanford, Calif.: Stanford University Press.

VENDLER, Zeno, 1968, «Each and Every, Any and All», *Linguistics and Philosophy*, Ithaca: Cornell University Press.

WHORF, Benjamin Lee, 1956, *Language, Thought and Reality*, John B. Carroll coord., Cambridge, Mass.: Technology Press of MIT.

1. N. du Tr. : Les références bibliographiques ont été actualisées. Trois titres qui étaient sous presse à la date de première publication de cet article en anglais (1988), sont désormais parus, et ont été présentés comme tels : Jackendoff 1987, Lakoff 1987, Langacker 1987.